

Après la Pluie le Bon Temps

une comédie de
Thierry François & Rosapristina

Bar - le Bon Temps - Restaurant



Ce texte déposé à la société des auteurs n'est pas libre de droits.
Toute utilisation doit faire l'objet d'une demande d'autorisation préalable auprès de la SACD
(Cf. www.sacd.fr)

Après la Pluie, le Bon Temps

*Une comédie de
Thierry François & Rosapristina*

Distributions possibles pour cette pièce :

Nb personnages	Hommes	Femmes	Ce document ?
11	4	7	Non
11	5	6	Non
11	6	5	Non
12	4	8	OUI
12	5	7	OUI
12	6	6	OUI
12	7	5	OUI

Veillez demander à l'un des deux auteurs la version qui convient à votre distribution.

Thierry FRANÇOIS
auteur@festicomedies.fr
www.festicomedies.fr

ROSAPRISTINA
rosapristina1@gmail.com
www.rosapristina.canalblog.com

Durée
2 heures environ

Un décor unique

L'intérieur (au moins figuré) d'un bar-restaurant. On y trouvera *a minima* une table recouverte jusqu'au sol d'une nappe, deux chaises, une fenêtre et derrière le comptoir une enseigne « **Au Bon Temps** ».

Les issues :

- la porte d'entrée donnant sur la rue : au fond, côté jardin.
- une issue menant à la cuisine : côté jardin, au fond, derrière le bar.
- une porte avec le pictogramme homme-femme des toilettes : côté cour, en avant. (C'est ce que l'on nomme la chasse à cour.)

Note importante

Dans cette pièce, il est fait référence à des extraits musicaux qui ne sont que suggérés par les auteurs au titre d'illustrations sonores. Libre aux troupes de théâtres de les utiliser ou non sur scène. En tout état de cause, l'utilisation de musiques au cours des représentations devra faire l'objet d'une déclaration à la SACEM.

Distribution

12 personnages : 4H-8F ou 5H-7F ou 6H-6F ou 7H-5F

JULIE (F) Patronne du bar, épouse d'Albert

ALBERT (H) Patron du bar, époux de Julie

OLIVIER (H) Client, relation de Manon

MANON (F) Cliente, relation d'Olivier, blonde

KARINE (F) Cliente, 2^{nde} épouse de Jean-Marc et belle-mère de Léa, blonde

CHLOÉ (H/F) Cliente, amie de Linda (rôle adaptable pour un homme)

LINDA (H/F) Cliente, amie de Chloé (rôle adaptable pour un homme)

LÉA (F) Cliente, fille de Jean-Marc et belle-fille de Karine

JEAN-MARC (H) Client, époux de Karine et père de Léa

FANNIE (F) Cliente, épouse de Fred

FRED (H) Client, époux de Fannie

DOMINIQUE (H/F) Client illuminé



"Après la Pluie, le Bon Temps" - proposition d'agencement du décor

Message des auteurs

Bonjour,

C'est avec plaisir que nous vous confions aujourd'hui la version intégrale de cette comédie déposée à la SACD (Société des Auteurs Compositeurs Dramatiques). Au cas où vous décidiez de la jouer, vous seriez tenus à certaines démarches **par respect pour votre travail et le nôtre.**

Obtenez la garantie de pouvoir représenter la pièce de votre choix !

Très simplement, vous pouvez faire en ligne **la demande d'autorisation de représentation** dans la rubrique « *utilisateurs* » de **www.sacd.fr**. Le service du théâtre amateur de la SACD à Paris (01 40 23 44 44) est à votre disposition pour répondre à vos questions.

Cette démarche est gratuite et sans engagement de votre part, nous vous conseillons de **la faire le plus tôt possible** car c'est votre seule garantie que le travail que vous fournirez en répétant ce spectacle ne se solde par une interdiction.

Notez que **ce n'est pas nous mais la SACD qui vous délivrera cette autorisation.**

Pérennisez votre passion !

Verser à la SACD les droits d'auteurs pour toutes vos représentations, c'est certes vous conformer à vos obligations légales, mais c'est avant tout encourager la création et le renouvellement du répertoire de textes indispensable à votre passion.

89% de ce que votre troupe verse à la SACD est reversé à l'auteur. « Gruger » la SACD n'est pas « gruger » un organisme abstrait, mais bien l'auteur, ou les auteurs, du texte que vous représentez.

Si vous jouez pour des théâtres, municipalités ou organismes divers, vous devez exiger de leur part, si vous ne le faites pas vous-même, qu'ils règlent les droits d'auteur inhérents à ces représentations.

Nous ne comptons pas sur la générosité des troupes qui nous jouent mais plus naturellement sur votre honnêteté : **c'est la reconnaissance du droit à la création qui est en jeu.**

Gardez un souvenir de votre prestation !

Nous trouvons naturel qu'après plusieurs mois de travail vous conserviez pour les membres de la troupe une vidéo de « notre » spectacle. Toutefois, il n'est pas question d'organiser une projection publique, de vendre le DVD, ni de publier la vidéo sur internet.

Notez que l'autorisation qui vous est délivrée par la SACD concerne la représentation du spectacle et non son enregistrement.

Diffuser une bande annonce ou illustrer votre page internet avec une vidéo est une aspiration légitime. Aussi, avec un simple coup de fil, quelques conseils et beaucoup de bonne humeur, un arrangement sera rapidement trouvé qui permettra à votre troupe de communiquer sur son travail, y compris en vidéo, sans pour autant porter atteinte à la gestion que nous faisons de nos répertoires théâtraux.

Recevez nos sincères salutations et tous nos vœux de réussite pour les éventuelles futures représentations de cette pièce.

Joyeux théâtre !

Thierry François et Rosapristina

Scène 1

La fin de la fin du monde

JULIE, ALBERT

La scène est plongée dans le noir. On entend un bruit comme un bombardement dont les sifflements et détonations s'espacent, décroissent, puis s'arrêtent.

La lumière revient, timide et encore vacillante, sur une scène vide.

Bientôt, deux personnages jusque là invisibles du public pointent le bout de leur nez sous la table où ils s'étaient réfugiés.

JULIE

Sortant la tête en relevant la nappe.

Vous croyez que c'est fini ?

Soupirant.

Dire que je venais juste d'étendre mon linge.

ALBERT

Émergeant à son tour de sous la table.

Vous avez bien entendu ce que j'ai entendu ?

JULIE

Vous avez entendu quelque chose, vous ? À part les vingt tonnes de météorites qui nous sont tombées sur la cafetière.

Elle s'extrait de sous la table à quatre pattes.

JULIE

Bon sang, la première fois que la télé nous a alertés à propos de ces foutus cailloux de l'espace, j'ai bien cru qu'ils se moquaient de nous, et regardez où nous en sommes : à quatre pattes sous une table. Si ce n'est pas malheureux.

Se relevant.

Vous savez que les dinosaures ont disparu à cause d'une pluie de météorites ? Je me demande si ma belle-mère est encore vivante.

ALBERT

Ne vous inquiétez pas votre belle-maman a dû trouver où s'abriter. Elle est pleine de ressources.

JULIE

Ah ça ! Elle en a des ressources la belle doche, mais quelle avare ! Elle ne vit que

pour remplir des bas de laine. D'ailleurs je les appelle ses "bas-avarice". À quoi ça lui sera utile tout son pognon quand elle servira de casse-croûte aux asticots ? Et puis coriace par-dessus le marché : elle n'a pas que l'âge des dinosaures, elle en a aussi la peau dure.

ALBERT

C'est facile de taper sur sa belle-mère, elle a toujours le mauvais rôle, la pauvre.

Albert s'étire, et fait quelques mouvements d'assouplissement.

JULIE

Si vous la rencontraiez, vous verriez que je n'exagère pas.

ALBERT

Justement, je n'attends que ça.

JULIE

Souriant en coin.

Dites donc, vous sortez de l'abri avant la fin d'alerte ? Après le flan que vous m'avez fait tout à l'heure pour que je vous rejoigne quand la sirène a sonné, je suis étonnée.

ALBERT

Il me semble, ma chère, que vous n'étiez pas vraiment contre me rejoindre sous la table.

Julie va pour passer de l'autre côté du zinc et Albert la suit. Elle l'arrête dans son mouvement.

JULIE

Eh ! Oh ! Restez de votre côté ! Pour l'instant c'est moi qui suis derrière le comptoir et il ne faut pas vous croire tout permis sous prétexte qu'une catastrophe naturelle nous a rapprochés... Et là, je ne parle pas que de ma belle-mère.

Regardant Albert avec un petit sourire entendu.

Allez, ne faites pas la gueule. Ce n'était pas si désagréable mais restons-en là. Vous buvez quoi ?

ALBERT

Coupé dans son élan, boudant.

Vous avez autre chose que de l'eau ?

S'appuyant au zinc.

Je ne comprends pas : vous avez là une occasion en or pour changer de vie et puis non, vous restez là. Quand on a survécu à une pluie de météorites on est en droit de tout plaquer pour vivre ses rêves, non ? Oh et puis merde, vous me plaisez. Donnez-moi donc ce que vous avez de plus fort.

Julie reste de marbre. Elle ne dit mot, prend une bouteille d'alcool sous le comptoir, en sert un verre à Albert et le pose d'un geste sec devant lui. Elle finit par reprendre la parole.

JULIE

Ça ne serait pas un genre de déclaration d'amour ça ? Franchement, j'ai déjà entendu mieux. Et puis au cas où vous n'auriez pas remarqué, je vous invite à regarder par la fenêtre. Vous voyez quoi ? Une ville à feu et à sang ? Non. C'était juste un pétard mouillé leur soi-disant cataclysme cosmique, alors échapper à ça ne me donne aucun droit... pas plus qu'à vous.

ALBERT

Je n'y suis pour rien, moi. C'est vous qui m'avez mis cette idée en tête quand nous étions sous la table. Franchement, je n'avais pas du tout l'intention de... de faire ce que nous avons fait.

JULIE

"JE" vous ai mis ces idées en tête ? Ben ça, c'est la meilleure !

ALBERT

Bien sûr. Vous êtes venue vous frotter contre moi.

JULIE

Vous êtes marrant vous, cette table est toute petite et j'étais morte de trouille, alors un peu de chaleur humaine...

ALBERT

De mon propre chef, avec une femme mariée, jamais je n'aurais osé. Alors maintenant ce n'est pas parce que vous êtes derrière le comptoir à me servir que vous devez vous donner de grands airs.

Il boit son verre cul sec, puis va regarder à la fenêtre.

Il revient vers elle.

ALBERT

En tout cas, je ne vois pas grand monde dans les rues... Et nous sommes seuls, vous et moi. C'est peut-être un signe...

JULIE

Quel cygne ? Un canard, tout au plus. Arrêtez de chercher des signes où il n'y en a pas et si vous tenez à jeter du pain dans le bassin allez jouer à ça un peu plus loin, s'il vous plaît. D'autant plus que, comme vous venez de me l'envoyer dans la figure : j'ai un mari.

ALBERT

Pas très farouche pour une femme mariée ! Il y a à peine quelques minutes, vous gémissiez entre mes bras et maintenant, derrière le zinc, vous faites comme si de rien n'était.

Un temps.

Ma foi si toutes les femmes mariées étaient comme vous...

JULIE

Comment ça comme moi ? Non mais ! Je ne vous permets pas ! Il y a quelques minutes, comme vous dites, les choses étaient entièrement différentes : c'était la fin du Monde !

Une sirène retentit.

Mais maintenant que la fin du Monde est finie, chacun sa place et les cochons seront bien gardés. Ce qu'il s'est passé sous la table restera sous la table. C'est clair ? Des graines de singe ?

Julie n'attend pas de réponse et verse des cacahuètes dans un ramequin posé sur le comptoir.

ALBERT

Oui. Pourquoi pas. (*Un temps.*) Maintenant que c'est la fin de la fin du monde, je peux vous demander comment comptez-vous rebondir ?

JULIE

Vous me prenez pour une balle ?

Observant Albert en train de manger une poignée de cacahuètes.

Résolution numéro un : ne plus mettre de cyanure dans les cacahuètes.

Elle rit en regardant la tête d'Albert qui recrache les cacahuètes.

JULIE

Je plaisante. Allez, je vous dirai ma résolution après avoir entendu la vôtre.

ALBERT

Ma résolution ? Vous me prenez de court. Eh bien... J'en avais bien une avant cette fichue pluie de météorites...

Regardant alentour.

Ma résolution dorénavant sera de vivre au jour le jour.

Lui faisant les yeux doux.

Et avec vous, ce serait mieux... Mais... je ne peux pas forcer le destin, n'est-ce pas ?

JULIE

Je ne vous connais pas ! C'est quoi cette lubie d'homme de Cro-Magnon ? Vous croyez que vous pouvez entrer ici, me choper par les cheveux et me tirer jusqu'à votre caverne ? Mais réveillez-vous : ça fait un bail que ça ne marche plus comme ça !

ALBERT

Toutes les mêmes. Allez, vous pouvez balancer votre cyanure. Nous avons échappé à une pluie de météorites, vous vous rendez compte ? D'accord, ce n'était pas le cataclysme annoncé, mais quand même ! Nous sommes vivants ! Vous restez accrochée "au Bon temps" comme une moule à son rocher ! Regardez-donc, pas un client depuis deux jours ! Si ce n'est le bon vieil Albert !

JULIE

Restez confinés, ne bougez pas, planquez-vous sous les tables... il n'y a que les abrutis qui sortent ! Et les clients vont revenir ! Mon mari aussi d'ailleurs.

ALBERT

Oui, eh bien je l'attends, votre mari ! Parce qu'il est où ? Il n'est même pas là quand le ciel vous tombe dessus !

JULIE

Il est sorti il y a deux ans acheter des cigarettes mais il n'est pas encore rentré... Mais c'était prémédité : il a toujours refusé de faire buraliste !

Elle passe un coup de lavette sur le zinc, un peu songeuse.

JULIE

Vous comprenez mieux maintenant ?

ALBERT

Ce que je comprends surtout, c'est que vous refusez de voir la réalité en face ! Vous voulez que je vous dise ? La vie ce n'est pas d'essuyer des ronds de verres sur un zinc, bon sang ! Vous supportez ça parce que vous avez la trouille de vous envoler alors vous faites l'autruche derrière votre comptoir, la tête dans le parquet et du sable plein les yeux.

Que ce soit clair, je n'ai rien contre vous...

Il s'approche d'elle, la fixe droit dans les yeux.

Ni contre les autruches en général. (*Un temps.*) Osez seulement me dire que vous n'avez jamais voulu vous barrer d'ici.

JULIE

Applaudissant.

Oui ! Super ! Allez-y, continuez ! Dans la vie, j'ai justement deux passions : les psychologues à deux balles et les philosophes de Facebook.

ALBERT

Vous êtes désespérante. C'est à regretter de ne pas avoir fini aplati par une météorite.

Il s'anime et bouge en tous sens, puis regarde par la fenêtre,

ALBERT

Youhou ! Les gens ! C'est fini ! Vous pouvez sortir ! Allez, allez ! Tous au bistrot ! C'est tournée générale !

Il revient au comptoir et montre son verre vide.

ALBERT

La même chose, s'il vous plaît.

JULIE

Une seconde.

Julie sort de sous le comptoir un petit tableau Velléda et écrit au marqueur : "Fermé cause Apocalypse". Elle montre le tableau à Albert et va l'accrocher sur la fenêtre, tire le verrou de la porte et retourne au bar.

JULIE

Vous disiez ?

ALBERT

Troublé.

Servez-moi donc la même chose que toute à l'heure ! Je ne marche pas sur une seule jambe. Et sortez-moi votre meilleure réserve ! Vous savez celle qui a de la cuisse... on a le bar rien que pour nous. La même chose s'il vous plaît.

Julie sert un verre à Albert, s'en sert un pour elle et les amène à une table sur un plateau.

JULIE

Alors, on trinque ? À notre nouvelle vie ! Racontez-moi cette vie digne de moi que vous comptez m'offrir.

ALBERT

Vous êtes vraiment étonnante. Ça fait deux ans que votre mari est parti chercher des clopes... En fait, il est parti tout court - faut être réaliste - mais vous, vous restez clouée ici parce que vous flippez de ne pas pouvoir vous dépatouiller ailleurs. Résultat des

courses depuis deux ans je vous vois vous faner comme un poisson hors de l'eau...

Prenant sa main.

Ouvrez les yeux, Julie ! Je peux vous appeler Julie, hein ? Bon, c'est vrai que je ne suis pas un grand psychologue mais je sens bien quand les gens vivent dans un château de cartes en sable, quand ils ont la pétoche de mettre le nez dehors et que ça s'écroule. Mais vain Dieu ! Toutes ces météorites qui nous ont canardés c'était pas du chamallow, c'était le signe que tout peut s'arrêter demain et qu'il n'est pas trop tard pour qu'on soit heureux ensembles dans une vie toute simple, proche de la nature.

JULIE

Ah, ok. C'est là tout mon avenir, madame Irma ? Une petite maison sans doute... avec un petit potager probablement... et des petites chèvres, pourquoi pas ? Je pensais que vous auriez su me dire ce que vous ressentez pour moi, tout au fond de vous, parce que moi ce que je ressens, je le sais déjà. Mais vous, bon sang ! Vous ?

Elle retire sa main de la sienne et lui pose l'index sur le cœur.

JULIE

Il y a quoi là-dedans ?

ALBERT

Prenant la main, posée sur son cœur.

Vous voulez quoi ? Vous voulez entendre "je vous aime" ? Alors je vous le dis, moi, comme un amoureux sans jugeote : je vous aime ! Voilà c'est dit. Je vous aime parce que vous êtes avenante comme une petite caille, parce que vous êtes fragile comme une tourterelle dans une coque en mousse, parce que vous êtes mon alouette, mon p'tit rayon de soleil !

JULIE

Un rayon de soleil... un peu voilé, paraît-il.

Albert hausse les épaules, puis continue sur sa lancée.

ALBERT

Je vous aime parce qu'on a failli crever tout à l'heure et que vous claquiez des dents en vous cramponnant à moi. Je vous aime parce que je me sens costaud quand vous êtes dans mes bras.

Il se lève, et d'un geste qui ne souffre aucune contestation, il la plaque contre lui.

ALBERT

C'est ça que vous voulez entendre ? Je vous aime et je vous enlève. Là, tout de suite !

Il la soulève et l'emporte... Le téléphone sonne.

JULIE

Téléphone !

Il continue de la porter dans ses bras. Julie lui tapote la tête.

JULIE

Allez, lâche-moi ! C'est peut-être important. Allez ! T'es con ! Arrête tes bêtises. On ne joue plus, là. Stop !

Albert dépose Julie promptement, elle court jusqu'au combiné et décroche.

JULIE

Allô oui ? (...) Ah. Bonsoir belle-maman. Quel soulagement de vous entendre ! Je me faisais du souci pour vous. (...) Non, tout va bien ici : aucun dégât, un vrai miracle. (...) Ben non, pas de clients, ils sont encore cloîtrés chez eux. (...) Rien. J'ai passé le temps comme j'ai pu avec votre fils chéri. On se racontait des histoires. (...) Bien sûr, il n'est pas loin, je vous le passe. Je vous embrasse, belle-maman.

Elle tend le combiné à Albert et lance en masquant le micro.

JULIE

Ta mère !

Puis elle se ravise et hurle dans le micro comme si Albert était à l'autre bout du bar.

JULIE

Albeeert ! Ta môman au téléphooone !

ALBERT

Prenant le téléphone.

Oui. Maman ?

NOIR.

Court intermède musical

(« A Non-Sense Song » Chaplin)¹

Le temps passe.

¹ « A Non-Sense Song » de Charlie Chaplin – Album « Charlie Chaplin Musiques de films » Label Remina – © Promo Sound Ltd - 2009

Scène 2

L'ablette et le goujon

Part.1 : Ça mord !

**ALBERT, JULIE, DOMINIQUE, OLIVIER,
MANON, KARINE**

Albert et Julie sont seuls dans le bar, hormis un client qui est apathique à une table, une personne vêtue étrangement avec à ses côtés un petit sac à dos et un bâton garni de grelots, que le public ne peut pour l'instant remarquer.

ALBERT

Avoue quand même qu'on s'est bien marré pendant la Pluie.

JULIE

Mouais. Disons que ce petit jeu m'a empêché d'avoir trop peur, c'est vrai.

ALBERT

Et sous la table ? On n'était pas bien sous la table ?

JULIE

Bien sûr, mais ... C'est parce que c'était nous ou parce que c'était la fin du monde ?

ALBERT

Oh ! Tu as de ces considérations, des fois...

DOMINIQUE

Se redressant.

Tremblez, brebis ! car seule la crainte sauvera les Justes. Oh non ! Ce n'était pas la fin du Monde mais une simple bourrasque avant la tempête. À l'heure du Jugement Dernier le glas n'aura pas le temps de sonner. Le ciel s'embrassera et en une fraction de seconde les âmes impures qui pervertissent le monde se dissoudront dans les ténèbres comme du polystyrène dans un four à pyrolyse ! Exit les menteurs, les voleurs, les assureurs, les fornicateurs et autres ramoneurs !

ALBERT

À Julie, ironique.

Qu'est-ce que tu lui as servi à celui-ci ?

Julie hausse les épaules en faisant une moue interrogative.

JULIE

Un diabolo menthe.

ALBERT

Riant.

Ah ! C'est ça ! C'est le diabolo qui lui monte au ciboulot.

DOMINIQUE

Debout, agitant son bâton à grelots.

Riez, gueux impénitents ! Vous rirez moins lorsque se dressera devant vous la Bête ! Je l'ai vue comme je vous vois : noire, le regard fou, le poil hirsute et pleine de griffes qui ratissent le sol. Elle passera cette porte mais il sera trop tard pour l'implorer. Que lui direz-vous ? Que lui direz-vous pour gagner sa clémence ?

JULIE

Moi, je sais ! Je lui dirai : Bonjour belle-maman !

ALBERT

À Julie.

Et vlan ! encore pour ma mère. Elle est un peu facile celle-là.

À Dominique.

Allez vous reposer, l'ami. Je crois qu'il y avait un peu trop de bulles dans votre limonade.

DOMINIQUE

Je n'aurai de repos que lorsque j'aurai délivré mon message à toute l'humanité. Tremblez, brebis ! Tremblez car Elle arrive !

Olivier pousse la porte du bar mais n'ose pas entrer, les grelots de Dominique agités sous son nez.

DOMINIQUE

Vade retro ! Vade retro detritus !

ALBERT

À Dominique.

Eh dis donc, le pape de l'apocalypse, je te préviens que si tu emmerdes mes clients on ne va pas rester copains tous les deux. Allez ouste !

DOMINIQUE

Proférant une menace

Que ta langue sèche dans ta bouche, bistrotier !

Dominique sort en faisant bruyamment tinter ses grelots.

Olivier reste interloqué, bouche ouverte.

ALBERT

Ah, il y en a, je vous jure !

JULIE

À Olivier.

Mais je vous en prie cher monsieur, entrez donc.

ALBERT

Vous pouvez refermer, s'il vous plaît ? Ça éviterait un courant d'air.

Olivier referme sa bouche jusque là restée béate.

ALBERT

Je ne parlais pas de votre bouche, mais de la porte du bar.

OLIVIER

Ah. Oui, oui. Bien sûr.

Olivier s'avance timidement et referme la porte derrière lui.

Il reste planté dans le bar, regarde alentour et semble angoissé.

JULIE

À Albert.

Tu n'as pas des entrées à dresser en cuisine, toi ?

ALBERT

Maintenant ?

JULIE

C'est le moment, oui. Avec un seul client à servir, je devrais faire face.

ALBERT

Soit. Je sors pour préparer mes entrées. Appelle-moi quand il y aura foule.

JULIE

C'est ça.

Albert sort vers l'arrière boutique.

Julie se tourne vers le client toujours planté comme une potiche.

JULIE

Vous cherchez quelqu'un ?

OLIVIER

Oui. Vous n'auriez pas vu une jeune femme ?

JULIE

Monsieur, j'en vois tous les jours des jeunes femmes !

OLIVIER

Ah.

Hésitant.

Donnez-moi un double whisky... Ne croyez pas que j'ai l'habitude.

JULIE

Oh, moi, je ne crois rien du tout.

Olivier ôte son blouson qui était bien fermé jusqu'au cou, le prend sur son bras et laisse enfin apparaître sa rutilante cravate en forme de poisson.

OLIVIER

Je n'ai ni l'habitude de boire des whiskies, ni d'avoir rendez-vous avec des inconnues.

JULIE

Ah. Je comprends mieux votre nervosité. C'est la première fois ?

Acquiesçant d'un mouvement de tête.

C'est sûr, ça rend nerveux.

OLIVIER

En plus, elle est blonde...

JULIE

Ah...

OLIVIER

« Jolie-blonde-du-75 »

JULIE

Pardon ?

OLIVIER

C'est son pseudo .

JULIE

Ah... Et le vôtre ?

OLIVIER

La-truite-qui-miaule.

JULIE

Pouffant.

Hé, hé ! Dans ce cas ce n'est pas une truite, c'est un poisson chat.

OLIVIER

La regardant comme deux ronds de flan.

Pourquoi ?

JULIE

Pour rien. Laissez tomber.

OLIVIER

Je sais, ça fait cliché mais... On a bien discuté, elle est galeriste à Paris. *(Un temps.)* Vous savez, les artistes contemporains, tout ça... Je n'y comprends rien. J'ai peur de ne pas savoir quoi lui dire.

JULIE

L'art vous savez, il n'y a pas grand-chose à dire. Qu'on trouve ça joli ou moche, dans tous les cas il n'y a rien à comprendre, juste à ressentir.

OLIVIER

J'espère seulement que nous n'allons pas parler que d'art. De toute façon je ne pourrais

pas. Vous feriez quoi, vous, si vous aviez rendez-vous avec un homme ?

JULIE

Écoutez. Vous vous plaisez puisque vous avez décidé de vous rencontrer. Il s'est sûrement passé un truc entre vous, un déclic, non ?

OLIVIER

Oui c'est vrai. Enfin je veux dire, on a bien sympathisé... vous savez, internet...

JULIE

Ah oui... C'est bien, ça, internet.

OLIVIER

Oui... (*Flottement.*) Mais qui me dit qu'elle ne veut pas me voir par dépit ou juste pour sortir de sa grisaille ?

JULIE

Oh tout de suite.

OLIVIER

Et puis vous allez trouver ça kitsch, vous savez on s'est donné un signe distinctif. Elle doit porter une fleur rose.

JULIE

Laissez-moi deviner... Vous, c'est la cravate en forme de poisson le signe distinctif, non ?

OLIVIER

Ebahi.

Ben mince ! Comment vous avez deviné ?

JULIE

Je ne sais pas... Intuition féminine.

OLIVIER

C'est idiot, n'est-ce pas ? Je ne sais pas comment je vais réagir.

Il boit cul sec et fait claquer le verre sur le comptoir.

OLIVIER

Un autre, s'il vous plaît.

JULIE

Si je puis me permettre - ce n'est pas dans mon intérêt de vous dire ça - vous devriez peut-être prendre autre chose parce que passer pour un alcoolique dès la première minute c'est à éviter.

OLIVIER

Vous avez raison. Un café, alors, mais double !

Une jeune femme entre à ce moment dans le bar. Elle va s'asseoir.

Olivier la regarde discrètement. Julie aussi. Regards interrogateurs entre

eux. Elle enlève ses lunettes de soleil, regarde autour d'elle. Julie s'approche d'elle pour la commande.

JULIE

Bonjour Madame !

MANON

Bonjour. Un verre de Muscat s'il vous plaît.

Julie retourne derrière le comptoir et prépare le café et le verre de muscat.

Olivier et Julie s'entretiennent à voix basse.

JULIE

Vous avez vu ? Elle a une rose dans les cheveux.

OLIVIER

Oui. C'est embêtant. On avait dit une fleur rose.

JULIE

C'est quand même une rose.

OLIVIER

Oui, mais rouge.

JULIE

Je dirais plutôt rose foncé, moi. En tout cas, elle est blonde.

OLIVIER

J'ai vu, merci. Vous pourriez lui demander si elle vient de Paris ?

JULIE

Mais je ne vais pas lui demander ça !

OLIVIER

Suppliant.

S'il vous plaît ! Vous avez l'habitude de voir du monde vous, vous trouverez bien. Moi je n'ose pas.

JULIE

Eh ben, vous auriez dû choisir la-truite-qui-flippe comme pseudo.

Elle part servir la jeune femme.

JULIE

Voilà. Il fait plutôt beau, n'est-ce pas ?

MANON

Ah oui, on a de la chance.

JULIE

C'est sûr ça change. J'ai l'habitude de voir arriver des parisiens qui se plaignent même du beau temps. Ils se plaignent de tout, les parisiens.

Elle sourit.

MANON

Eh bien moi je suis parisienne, mais je ne me plains pas du soleil !

JULIE

Pardon. Je ne disais pas ça pour vous. Zut alors, quelle andouille je fais !

MANON

Pas de souci.

Changeant de ton.

Excusez- moi, vous n'auriez pas vu un grand blond, musclé, genre prof de sport ? Parce que j'ai rendez-vous.

JULIE

Ah non... Il n'y a que le monsieur, assis là.

MANON

Assis on ne voit pas bien s'il est grand.

L'observant.

Et puis de dos... De toute façon il n'est pas blond, il est châtain clair.

JULIE

Ah ? Je le trouve blond, moi.

MANON

Blond, c'est comme moi.

JULIE

Vous êtes plus blonde que lui, oui.

MANON

Normal, il est châtain clair.

JULIE

Je dirais : blond foncé.

MANON

Vous trouvez ?

JULIE

Oui. D'autant plus que ce monsieur attend lui aussi quelqu'un.

De son côté, Olivier est pétrifié devant son café. Il n'ose regarder en direction des filles.

MANON

Ah bon ? Ça change tout, il est probablement très blond ! Ce n'est qu'une question d'éclairage.

Julie retourne derrière le comptoir, laissant Manon à ses doutes et à son muscat.

OLIVIER

Anxieux.

Alors ?

JULIE

C'est elle : blonde et parisienne. Le poisson est appâté.

OLIVIER

Paniquant.

Oh la la ! Qu'est-ce que je fais maintenant ? Un double whisky !

JULIE

Ah non, bon sang ! Vous n'êtes pas ici pour picoler !

Allez, détendez-vous, c'est simple : vous ferrez dès que ça mord, c'est tout.

OLIVIER

Et comment je saurai si...

JULIE

Le coupant.

Finis de se planquer derrière un écran, c'est la vraie vie là : il faut plonger ! Allez ! À l'eau ! À l'eau, quoi !

OLIVIER

Ça ne vous dérange pas de prêter discrètement l'oreille pour me dire ce que vous pensez d'elle ?

JULIE

Si vous y tenez... Mais maintenant, à l'attaque !

Olivier se lève, sa tasse de café en main, et s'approche de la jeune femme. Pendant leur conversation, Julie fait du rangement derrière le comptoir. Au fur et à mesure de la discussion, on doit sentir sa curiosité grandissante et le fait que le rangement devienne un prétexte à rester présente.

OLIVIER

Hum... Excusez-moi...

MANON

Oui ?

OLIVIER

Vous avez rendez-vous, n'est-ce pas ?

MANON

Sur la défensive.

Oui...

OLIVIER

Maladroit.

Ça tombe bien, figurez-vous, parce que moi aussi j'ai rendez-vous. Donc, je me dis que si de votre côté vous attendez quelqu'un et que moi je fais pareil du mien, vous comprenez... Il se pourrait que votre quelqu'un ne soit

autre que celui qui attend le mien dans son coin, quoi.

Olivier jette un regard à Julie, cherchant une approbation. Julie lui fait signe que tout va bien et qu'il doit continuer.

OLIVIER

Je veux dire que si ça se trouve ils se sont déjà trouvés parce que vous et moi nous avons rendez-vous... ensemble.

MANON

C'est une possibilité, effectivement.

OLIVIER

Et puis bon, la blondeur capillaire de vos cheveux, le fait que vous veniez précisément dans ce bar, que vous en poussiez la porte à cette heure-ci...

Regardant sa montre.

Félicitations, vous êtes très ponctuelle.

S'enhardissant, il prend une chaise.

Vous permettez?

Manon sourit en guise de réponse.

Olivier s'assied et pose sa tasse devant lui.

Ils s'observent, ne sachant trop quoi se dire.

Olivier prend conscience qu'il tourne son café depuis trop longtemps et sourit, gêné. Il boit une gorgée de café et grimace.

OLIVIER

J'ai oublié le sucre... Je n'ai pas l'habitude... je ne bois jamais de café.

Manon sourit.

MANON et OLIVIER

Se coupant la parole mutuellement.

Vous...

Ils rient bêtement brièvement.

OLIVIER et MANON

Ensemble, de nouveau.

Oui ?

OLIVIER

Pardon, je... je suis un peu nerveux.

MANON

Tout pareil.

OLIVIER

Invitant Manon à s'exprimer.

Je vous en prie...

MANON

Une chance que vous ayez pu vous libérer. Vous ne donniez pas de cours aujourd'hui?

OLIVIER

De cours ? Euh... non mais ce ne sont pas vraiment des cours. Comment dire ? Plutôt des conseils personnalisés.

MANON

Ah. Vous êtes une sorte de coach, alors.

OLIVIER

Oui, un peu. Mais depuis la Pluie je suis en chômage technique : le magasin s'est pris une météorite.

MANON

Le magasin ? Comment ça un magasin ? Vous n'êtes pas prof de sport ?

OLIVIER

En fait, je suis conseiller clientèle à Dream-Sport. Mais, vous savez on n'arrive pas là par hasard, tous les conseillers ont une grande pratique sportive.

MANON

C'est dingue ça ! Je suis fan de Dream-Sport ! Comment ne vous y ai-je pas déjà remarqué ?

OLIVIER

Bombant le torse.

C'est que depuis six mois je suis lead manager junior échelon un, alors je suis souvent en back-office pour le planning de mes deux conseillers, le réassort, tout ça.

MANON

Quel rayon : natation, athlétisme, sports co. ?

OLIVIER

Pêche à la ligne.

MANON

Ah...

OLIVIER

Et ça mord !

Et là il part dans un rire bien nerveux et nasillard qui laisse Manon perplexe.

OLIVIER

La pêche c'est un sport, vous savez, attraper les gros poissons, tout ça.... On dit toujours que la pêche c'est un sport calme, mais en fait, non ! pas du tout, du tout ! Parce que je ne sais pas si vous savez, mais les poissons, ils ont des écailles et grâce à ça ils glissent entre les particules aquatiques de la rivière, ils vont très vite dans l'eau vous voyez ? Surtout dans le sens du courant avec leur

silhouette aérodynamique. C'est un sport de glisse et de vitesse. Et puis la concentration extrême de l'œil sur le bouchon et soudain, sans prévenir, c'est la touche. Alors là, il faut le cœur bien accroché, des nerfs d'acier inoxydable. La pêche n'est définitivement pas un sport calme, ça fait dépenser une énergie considérable. C'est pour ça qu'on ne peut pas grossir quand on surveille sa ligne.

Manon sourit à la conclusion d'Olivier.

MANON

Eh, eh ! Vous êtes drôle. Vous connaissez le comble pour un pêcheur ? (*Un temps.*) C'est de se noyer dans un verre d'eau.

OLIVIER

Sérieux.

Ça ne peut pas m'arriver : je n'utilise que des vers de vase. C'est quoi votre poisson préféré ?

MANON

Mon poisson préféré ? La carpe !

OLIVIER

Si je m'attendais ! Vous êtes sérieuse, là ?

MANON

La plus sérieuse du monde. C'est joli une carpe, poétique, épicurien... Ne dit-on pas *carpe diem* ?

De nouveau, Olivier rit de manière ridicule, puis reprend son sérieux.

OLIVIER

Je ne connaissais pas l'expression, mais ça doit être vrai.. Vous n'allez pas le croire, mais c'est aussi mon poisson favori - pas vraiment à manger, mais à pêcher c'est tout à fait passionnant.

MANON

Tout pareil ! J'accompagnais mon père à la pêche quand j'étais petite et j'adorais ça.

OLIVIER

Je vous y amènerai si vous voulez.

MANON

Avec joie !

OLIVIER

Et pour vous, ça mord bien en ce moment à la galerie ?

MANON

À la galerie ? On ne peut pas dire que "ça mord", mais plutôt que "c'est mort". C'est la cata, la Pluie de météorites a détourné l'intérêt des gens vers d'autres priorités. Pourtant la collection actuelle est superbe :

haute en couleurs, de belles textures, de jolies lignes, un style très féminin.

OLIVIER

Plutôt classique ou contemporain ?

MANON

Contemporain : la galerie est surtout fréquentée par des jeunes. Le classique on laisse ça aux mamies.

OLIVIER

J'imaginai plutôt une clientèle d'un certain âge, bourgeoise et aisée.

MANON

Pas du tout ! Chez nous, à partir de trente euros vous pouvez vous faire plaisir. Enfin, ça dépend du modèle évidemment.

OLIVIER

Ah bon ? Le prix d'une toile dépend du modèle utilisé par l'artiste.

MANON

Pardon ? Quel artiste ?

OLIVIER

Eh bien mais celui qui expose dans votre galerie.

MANON

Vous avez une très haute opinion du prêt-à-porter. Bien peu de clientes ont conscience qu'il y a un véritable artiste à l'origine de nos collections.

OLIVIER

Euh...Vous n'êtes pas galeriste ?

MANON

Plus ou moins puisque je travaille dans une galerie et que c'est la galère. Je suis comme vous : dans le commerce.

OLIVIER

Ah. J'avais cru comprendre que vous teniez une galerie d'art. En fait, ça me rassure, j'avais peur que vous soyez une intello qui se fait des nœuds au cerveau devant un rectangle noir avec une chiure bleue dans un coin.

MANON

Moi pareil, ça me rassure.

OLIVIER

Vous aviez peur que je sois un intello ?

MANON

Non, tout au contraire : un... un sportif.

Dites, je peux vous poser une question personnelle ? Je ne connais que le pseudo

que vous utilisez sur internet. C'est quoi votre vrai prénom ?

OLIVIER

Vous allez vous moquer. C'est... c'est Olivier.

MANON

Ça n'a rien de ridicule Olivier.

OLIVIER

Quand on s'appelle Dujardin, si.

Manon s'apprête à rire, se ravise et préfère enchaîner la conversation pour ne pas vexer Olivier.

MANON

Moi, c'est Manon.

OLIVIER

J'adore les prénoms provençaux ! On croirait entendre les cigales, sentir le soleil et la garrigue...

Imitant les cigales.

Kss-kss-kss...

MANON

C'est ça : le fifre et la farigoulette. N'empêche que ça nous fait encore un point en commun car Olivier aussi ça sent la Provence.

OLIVIER

Et pourtant je viens de Maubeuge. Aucun rapport n'est-ce pas ? Remarquez c'est tout pareil pour vous : vous vous appelez Manon et venez de Paris.

MANON

Sur le ton de la confiance et hésitante.

Dites... je... je ne me sens pas trop à l'aise.

OLIVIER

Désappointé.

Ah, je vous ennuie ?

MANON

Ah non, non ! Pas du tout. C'est juste que...

OLIVIER

La coupant.

C'est à cause de votre mari, c'est ça ? Il fréquente le quartier ?

MANON

Ce n'est pas ça. Il n'a aucune raison de mettre les pieds par ici.

OLIVIER

Mais alors quoi ?

MANON

Sur le ton de la confiance.

J'ai l'impression qu'on nous observe depuis tout à l'heure.

Manon indique discrètement Julie.

OLIVIER

Non. Pensez-vous ! Elle doit juste s'assurer qu'on ne manque de rien à la table. C'est normal.

MANON

Vous m'en voudriez si nous achevions notre conversation ailleurs ?

OLIVIER

Pas du tout, on bouge si vous voulez.

Olivier se lève, boit son café d'un trait, grimace et repose la tasse sur la table. Manon sourit et se lève à son tour. Juste avant de quitter la scène, Olivier se retourne et adresse un sourire et un geste de connivence à Julie. Il sort de sa poche un billet de cinq euros et le lui montre.

OLIVIER

Ça ira comme ça ?

JULIE

Oui, très bien.

OLIVIER

Non mais...

Faisant un clin d'œil à Julie et désignant discrètement Manon.

Je veux dire : Vous pensez que ça ira ?

JULIE

Oui, c'est parfait. Vous pouvez y aller. Feu vert !

OLIVIER

Vous me le diriez si je faisais une erreur ?

MANON

Puisqu'elle vous dit que le compte est bon.

JULIE

Les bons comptes font les bons amis. *(Clin d'œil.)* Passez une bonne fin de journée !

Olivier a un grand sourire. Il sort, suivi de Manon.

Julie s'approche de la porte de l'arrière-boutique et crie.

JULIE

Albeeert ! Tu me remplaces cinq minutes, je vais chercher le pain.

Julie enfle son manteau et sort à son tour.

Albert émerge de la réserve et va desservir la table de Manon et Olivier.

Une jeune femme arrive essouffée, portant dans les cheveux une grande fleur rose, elle a en main un escarpin au talon cassé justifiant son retard.

Elle porte aussi des lunettes de soleil pour faire style : je suis là incognito.

ALBERT

Bonjour mademoiselle.

KARINE

Bonjour. Pardonnez-moi, vous n'avez pas vu un jeune homme qui semblait attendre quelqu'un ?

ALBERT

Châtain et plutôt maigrichon ?

KARINE

Non. Blond, grand, athlétique et avec une cravate en forme de poison.

ALBERT

J'ai bien vu un chauve avec des yeux de merlan en début de matinée, mais aucune cravate comme vous dites. Pas le moindre petit anchois, même en pin's.

KARINE

Vous avez quelle heure, vous ?

ALBERT

Onze heure trente.

KARINE

Soupirant.

Pfff... tous les mêmes.

Elle jette sa fleur au sol et va s'asseoir au bar.

ALBERT

Heureusement, il vous reste Albert pour vous consoler de votre problème d'étafon... ou de talon, au choix. Je vous offre quelque chose, ma mignonne ?

KARINE

Oui. Un peu d'air pour commencer, ça ne serait pas de refus.

Karine s'éloigne du bar et va prendre place à une table.

Scène 3

Petite commission, gros pourboire

ALBERT, CHLOE, LINDA, KARINE,
DOMINIQUE

Chloé et Linda entrent dans le bar et se dirigent vers une table.

ALBERT

Bonjour, bonjour !

CHLOÉ

Bonjour. Deux cafés s'il vous plaît.

ALBERT

Lascif.

Allongé(e)s ?

LINDA

Pardon ?

ALBERT

Les cafés, vous les voulez allongés ? Hé, hé !

CHLOÉ

Non, expresso.

Albert prépare les cafés.

LINDA

À Chloé, se levant.

Attends, ma chérie : pause technique.

À Albert.

Où sont les toilettes, s'il vous plaît ?

ALBERT

Indiquant la porte des toilettes.

Suivez les mouches ! (...) C'est par là, côté cour. J'ai toujours trouvé que ça faisait classe d'avoir la chasse à cour.

Albert rigole de sa blague.

Linda va aux toilettes.

Chloé se lève, va récupérer le journal qui était posé sur le zinc et commence à le lire. À la table voisine, Karine, qui n'a pas enlevé ses lunettes, regarde autour d'elle et attend.

ALBERT

Apportant les deux cafés à Chloé (en italien de bistrotier).

Et due espresso per las régadzas !

À Karine, en repartant.

Si vous ne supportez plus mon absence, criez. Je suis en cuisine, ma belle.

Albert retourne dans l'arrière-boutique.

Linda revient toute contente, une valise à la main.

CHLOÉ

Qu'est-ce que c'est ?

LINDA

Une valise.

CHLOÉ

Je le vois bien, mais qu'est-ce que tu fais avec une valise ?

LINDA

Je l'ai trouvée aux toilettes...

Précisant, face à la surprise de Chloé

Derrière la chasse d'eau.

CHLOÉ

Aux toilettes ?

LINDA

Oui, aux toilettes. La chasse d'eau, c'est toujours aux toilettes.

CHLOÉ

Qu'est-ce que tu faisais à regarder derrière la chasse d'eau ?

LINDA

Je ne peux pas m'en empêcher, il faut que j'inspecte : avec tous les virus et les pervers qui circulent...

CHLOÉ

Tu repères les virus à l'œil nu, toi ?

LINDA

Les virus, non mais les webcams, oui.

CHLOÉ

Qu'est-ce qu'il t'a pris ?

Linda fait aussitôt signe à Chloé de se taire et désigne Karine du menton, puis regarde alentour.

CHLOÉ

Reprenant à voix basse.

Mais qu'est-ce qu'il t'a pris ? Tu es dingue !

LINDA

Je l'ai vue, je l'ai prise. Voilà.

CHLOÉ

Ça ne t'appartient pas ! Tu es comme ça toi : tu prends le premier truc que tu trouves ?

LINDA

Ce n'est pas n'importe quoi. À mon avis, cette valise, elle n'était pas là par hasard.

CHLOÉ

Mais chut !

Linda commence à l'ouvrir.

LINDA

Donc elle doit contenir quelque chose de très intéressant.

KARINE

Fort.

S'il vous plaît !

Chloé et Linda sursautent, referment promptement la valise. Albert apparaît.

KARINE

Un grand crème, s'il vous plaît.

ALBERT

Je croyais que vous préfériez les grands blonds.

KARINE

Pincée.

Très drôle.

CHLOÉ

À voix basse.

Et alors ? Tu l'as ouverte ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

LINDA

Aucune idée.

CHLOÉ

Tu ne l'as pas ouverte ?

LINDA

Chut-euh !

Albert revient apporter le café.

Prestement, Chloé pose son trench sur la valise.

Une fois Albert parti, elle reprend, à voix basse.

CHLOÉ

Pourquoi tu l'as ramassée ?

LINDA

Une valise aux toilettes, derrière une chasse d'eau ? Si elle était derrière la chasse d'eau c'est qu'elle était cachée.

CHLOÉ

Et alors ?

LINDA

Eh bien voilà. Voilà pourquoi je l'ai ramassée. Je n'y peux rien, je suis conditionnée comme ça depuis la petite enfance, j'étais toujours fortiche pour débusquer les œufs de Pâques les mieux cachés. Oh, une poule en chocolat ! Et hop ! dans mon panier !

CHLOÉ

Oubliant toute discrétion dans la surprise.
On ne joue plus là, on est des grandes filles ! En plus tu ramasses n'importe quoi aux toilettes ! C'est dégoûtant !

LINDA

Ferme-la ! Tu ne veux pas faire une annonce publique pendant que tu y es ?

CHLOÉ

Ouvre-la ! Maintenant que tu l'as prise.

Se ravisant.

Attends ! Elle nous regarde !

LINDA

Mais non !

CHLOÉ

Mais si !

LINDA

Evidemment, avec ta discrétion légendaire, on ne peut pas faire autrement !

KARINE

Excusez-moi !

Chloé et Linda sursautent et ignorent Karine tant bien que mal.

KARINE

Plus fort.

Excusez-moi !

LINDA

Oui ?

KARINE

Vous pourriez me la passer puisque vous ne l'ouvrez pas ?

CHLOÉ

Mal à l'aise.

Euh... C'est à vous ?

KARINE

Non, la feuille de chou n'est pas à moi, elle est un peu pour tout le monde je crois.

CHLOÉ

Soulagée.

Oui, bien sûr... alors, le journal...

Feignant de chercher le journal.

Mais où l'ai-je mis ?

LINDA

Temporisant.

Oui. Où l'as tu mis ? Tu ne l'as pas reposé sur le comptoir ?

CHLOÉ

Non, je ne crois pas.

KARINE

Si je puis me permettre, vous ne vous êtes pas levée. Ne serait-il pas sous votre imperméable ?

CHLOÉ

Ah, tiens ? Si.

Chloé donne le journal à Karine et se tourne vers Linda, un peu paniquée.

CHLOÉ

Tu as vu ?

LINDA

Quoi ?

CHLOÉ

Tu as vu ? Elle nous observe, c'est sûr. Elle nous épie !

LINDA

Passant une main devant son visage impassible.

Le masque, Chloé. Le masque ! Surtout reste normale. Fais comme si de rien n'était, comme quand on trichait au lycée.

CHLOÉ

Oui tu as raison. (*Un temps.*) Bon, tu l'ouvres, cette valise ?

Linda ouvre doucement la valise. À cet instant, Dominique fait irruption dans le bar en brandissant son bâton à grelots. Linda referme prestement la valise.

DOMINIQUE

L'âme est une valise pleine de vieilles photos compromettantes. Pourquoi l'Homme cherche-t-il aussi maladroitement à dissimuler ses fautes ? Mais attention, misérables créatures, aujourd'hui les clichés refont surface dans un abject tourbillon d'ombres et de lumières : l'heure de la justice a sonné !

CHLOÉ

A Linda.

Il sait tout, Linda. On est foutu !

LINDA

Ne dis pas de bêtises, voyons !

CHLOÉ

Mais comment sait-il qu'il y a de vieilles photos dans cette valise ?

LINDA

Il n'en sait rien et nous non plus.

DOMINIQUE

S'approchant de la table de Linda et Chloé.

J'ai des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et des mains pour châtier ! Ahahaha ! (*Rire sardonique.*) Triez vos photos et exposez à la lumière vos actes les plus sombres avant qu'il ne soit trop tard ! Hier, la Bête nous a envoyé la pluie de météorites comme un avertissement mais demain Elle achèvera son œuvre car personne n'est innocent.

Pointant Linda de son bâton.

Ni vous, madame.

Puis, pointant Chloé.

Ni vous non plus !

CHLOÉ

Ce n'est pas moi ! Je n'y suis pour rien !

DOMINIQUE

Personne n'est innocent, il n'y a au mieux que des repentis.

CHLOÉ

Désignant Linda.

C'est elle, je vous jure ! Je n'ai rien fait moi !

LINDA

A Chloé.

Ça ne va pas bien de dire ça ? Tu ne vois pas que c'est un fou ?

DOMINIQUE

"Viendra alors le temps des remords et les fous seront ma voix, et les princes ramperont." Article premier, alinéa quatre du Grand Almanach de l'Apocalypse.

LINDA

Vous pouvez aller jouer ailleurs, s'il vous plaît ? On ne vous a rien demandé.

DOMINIQUE

"Demande et tu recevras, cache-toi et tu payeras." - C'est écrit ! Vous payerez pour vos fautes. Vous payerez tous !

LINDA

Perdant patience.

Foutez-nous la paix, espèce de malade !

DOMINIQUE

Fort.

Rendez-vous ! Rendez tout !

CHLOÉ

J'ai envie de vomir.

DOMINIQUE

Criant.

Repentez-vous ! C'est la seule issue pour sauvez vos âmes !

Attiré par les cris, Albert sort de sa cuisine.

ALBERT

Furieux.

Il est encore là, cet oiseau de malheur ?

Albert sort un fusil de derrière son comptoir.

DOMINIQUE

Repentez-vous pour sauver vos âmes, méprisables vermisseaux !

ALBERT

Tenant Dominique en joue.

Eh, le diablo-menthe ! Si tu veux sauver ton âme, je te conseille de déguerpir vite fait ! Je compte jusqu'à trois : un...

DOMINIQUE

Se sauvant sans demander son reste.

Expiation ! Expiation !

ALBERT

À Linda et Chloé.

Tout va bien, mes jolies ?

LINDA

Ça va, merci.

ALBERT

Je suis désolé. Il y a un asile de cinglés qui a été éventré par une météorite et je crois qu'ils n'ont pas encore remis la main sur tous les pensionnaires.

CHLOÉ

Vous ne prévenez pas la police ?

ALBERT

Elle doit déjà être prévenue.

À Karine.

Vous ne croyez pas, ma belle ?

KARINE

Certainement, oui. Mais la police a d'autres chats à fouetter.

ALBERT

Bon ben, je retourne en cuisine, les miss. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous savez où me trouver.

Albert ressort.

Karine reprend la lecture de son journal.

CHLOÉ

Doucement, à Linda.

Comment elle sait ce que fait la police ?

LINDA

Mais elle n'en sait rien, voyons. Elle a répondu ça comme ça - simple logique.

CHLOÉ

Tu ne m'enlèveras pas de l'idée qu'elle est louche, cette femme.

LINDA

Bon.

Tapotant la valise.

Tu ne veux plus voir ce qu'il y a là-dedans ?

CHLOÉ

Et si c'étaient de vieilles photos ?

Linda hausse les épaules et lentement ouvre enfin la valise. Quand toutes les deux en aperçoivent le contenu, leur visage devient grave. À ce moment-là, Karine pose le journal, sort un carnet et un stylo, et commence à écrire.

CHLOÉ

Regarde ! Elle écrit un rapport ! Je suis sûre !

LINDA

Chut !

CHLOÉ

Mais regarde !

LINDA

C'est bon, j'ai vu, pas la peine de t'exciter.

CHLOÉ

Oh la la... Nous sommes innocentes, nous sommes innocentes...

LINDA

Arrête de t'agiter et on aura une petite chance de ressembler à des innocents !

Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

CHLOÉ

Qu'est-ce que tu avais besoin d'aller chercher cette valise ? Et tout ce fric, il est à qui ?

LINDA

Je n'en sais rien moi !

CHLOÉ

Ah tu as l'air fine avec cette valise !

LINDA

Mais non.

CHLOÉ

Mais si ! Elle est louche. Elle n'arrête pas de nous observer. Elle prend des notes. Elle rédige un rapport je te dis... si ce n'est pas

pour la police, alors ce doit être une indic de la mafia. Des types en costume rayé avec des chaussures bicolores vont débouler et nous torturer.

LINDA

Arrête tes conneries.

CHLOÉ

Ils nous attacheront et nous arracheront les ongles un par un... avec une pince ! Puis ils nous pèleront les dents avec un couteau à pain. Je ne veux pas payer par ta faute !

LINDA

Mais tais-toi ! C'est l'autre cinglé qui t'a mis ces idées en tête ?

CHLOÉ

Et s'ils sont japonais, ils nous couperont les doigts pour les bouloter en makis.

LINDA

La ferme !

CHLOÉ

Après ils nous feront le supplice de la goutte d'eau, on deviendra folles. Je te préviens, je suis trop jeune pour mourir folle ! Ça va être une boucherie, un carnage, un bain de sang ! Ils nous découperont en tranches pour en faire des petits-fours et après ils nous tueront dans de l'acide puis ils tireront la chasse !

LINDA

Sois sans crainte, ils ne pourront pas te tuer dans de l'acide puisque tu seras déjà transformée en petits fours. On ne noie pas un petit four, voyons !

CHLOÉ

Affolée.

Mais je ne sais pas nager !

KARINE

S'il vous plaît !

CHLOÉ

Sursautant.

Ah !

LINDA

Cette fois, tu nous as fait repérer !

CHLOÉ

Oh tais-toi !

LINDA

Oui ?

KARINE

Vous n'auriez pas un stylo s'il vous plaît ?

LINDA

Ah... heu... attendez...

Linda fouille dans son sac.

CHLOÉ

Avec un coup de coude à Linda.

Tu ne vas tout de même pas l'aider à rédiger son rapport ?

LINDA

Avec une mine désolée.

Je n'ai rien...

À Chloé.

Cherche, toi !

CHLOÉ

Mais non, je refuse !

LINDA

Fais ce que je te dis !

CHLOÉ

Haussant le ton et oubliant Karine.

Je ne suis pas d'accord ! Je n'ai pas de stylo, d'abord !

KARINE

Merci quand même.

Karine se lève et cherche Albert du regard.

KARINE

Fort.

S'il vous plaît !

ALBERT

Revenant de la cuisine, d'une voix mielleuse.

Un ange m'appelle ?

KARINE

De marbre.

Auriez-vous un stylo ?

ALBERT

Chantant.

Prête-moi ta plume, pour écrire un mot !

Lui tendant un stylo.

Si fait, ma mie ! Prenez garde de ne point vous blesser r'avec ? Vous m'en verriez fort marri.

Albert sourit de sa blague idiote. Il reste derrière le comptoir et essuie quelques verres.

KARINE

Merci.

Elle griffonne un message sur son carnet.

CHLOÉ

Bas, à Linda.

Elle nous balance, là ! On est mortes !

LINDA

Mais non.

Karine arrache la page du carnet et rappelle Albert.

KARINE

Je peux vous laisser ce message ? Si vous voyez ce jeune homme entrer, celui avec une cravate en forme de poisson...

ALBERT

Oui, oui...

KARINE

Enfin, c'est une mission délicate : vous lui demanderez si le code « la-truite-qui-miaule » lui dit quelque chose et alors...

Elle baisse la voix.

CHLOÉ

La-truite qui miaule ! Elle a dit : La truite-qui-miaule ! C'est évident, elle est là pour coincer un gros poisson!

LINDA

Mais on n'est pas de gros poissons, nous, juste du menu fretin.

ALBERT

Vous pouvez compter sur moi, chef ! Dès que je le vois, il aura le message.

CHLOÉ

Tu vois ! Le barman est complice ! C'était sûr, la valise c'est un appât !

Karine retourne s'asseoir.

LINDA

Mais je ne vois pas l'intérêt de nous appâter et on n'est pas des truites !

CHLOÉ

Tu ne vois pas l'intérêt, mais toi tu sautes dessus ! Espèce de buse, si tu ne regardais pas n'importe où aussi ! Tu as pris la valise alors qu'elle ne t'était pas destinée, alors après il ne faut pas se plaindre !

LINDA

Je ne me plains pas.

CHLOÉ

Ben voyons. Madame trouve une valise pleine d'argent et elle pense pouvoir repartir avec en toute impunité.

LINDA

Bravo Miss Marple ! Trop forte !

CHLOÉ

Je te préviens : je ne suis pas d'accord. Je ne veux pas me faire torturer pas des mafieux

dans l'arrière boutique enfumée d'un bar louche.

LINDA

Alors pourquoi as-tu été la première à planquer cette valise avec ton imper ?

CHLOÉ

Observons l'ennemi avant d'attaquer.

LINDA

On n'attaquera rien du tout. On paye et on se casse. Et rapidos.

CHLOÉ

Et tu comptes aller où, avec cette valise ?

LINDA

À ton avis ? Je vais aller chez le coiffeur, tiens ?

CHLOÉ

Le coiffeur ?

LINDA

Pfff, mais tu ne comprends rien décidément. On va aller à la banque.

CHLOÉ

Tu ne peux pas faire ça, Linda.

LINDA

Tu paries ?

Linda se lève et fait signe à Albert.

CHLOÉ

Attends ! Réfléchis !

LINDA

À Albert.

C'est combien pour les cafés ?

Linda sort son porte monnaie.

ALBERT

Depuis le bar. Très sérieux.

Ça dépend. Vous avez consommé du sucre ou pas ?

LINDA

Très surprise.

Il y a un supplément pour le sucre ?

ALBERT

Eh ! Nouvelle taxe : un cadeau de l'Agence Européenne pour la Santé. Non, j'déconne : c'est trois vingt.

CHLOÉ

Tirant Linda par le bras.

De deux choses l'une : soit ce pognon appartient à des truands, soit c'est un appât déposé par les flics. Dans le premier cas tu te fais trucidé et dans le second tu te fais serrer

parce que tu peux être certaine que chaque billet est marqué.

LINDA

Arrête ta parano.

CHLOÉ

Tu vois une autre hypothèse, toi ?

LINDA

Fouillant son porte-monnaie.

J'en sais rien... un mec un peu étourdi qui a égaré sa mallette...

CHLOÉ

C'est toi qui délire ! Premièrement on ne confie pas trois kilos de biftons à un étourdi et deuxièmement on n'égare pas un objet en le planquant délibérément derrière une chasse d'eau.

LINDA

Mouais... c'est pas faux.

CHLOÉ

L'autre jour on a bien failli tous y passer à cause de la pluie de météorites mais le sort a voulu qu'on ait la vie sauve. Tu sais quoi ? Ne tente pas le diable une seconde fois, ce serait trop con.

LINDA

D'accord. Alors tu proposes quoi ?

CHLOÉ

Je propose qu'on paie nos consos, qu'on file et qu'on ne remette plus jamais les pieds ici. Il n'y a pas de regrets à avoir, valise ou pas, on ne sera pas plus malheureuses en sortant de ce bistrot qu'en y entrant.

LINDA

Mince ! Je n'ai pas l'appoint.

*Chloé se lève et enfile son imper.
Pendant ce temps Linda ouvre
brièvement la mallette, en extrait un
billet et le pose sur la table.*

LINDA

À Albert.

Gardez la monnaie !

À Chloé, en souriant.

On aura au moins eu deux cafés gratos... et avec du sucre en plus ! Allez, viens.

Chloé la tire par le bras pour accélérer leur sortie.

KARINE

Fort.

Eh ! Vous oubliez votre valise !

ALBERT

Oh bon sang !

Il se précipite hors du comptoir, attrape la valise et court à la suite des filles qui viennent de sortir sans se retourner. Puis il revient.

KARINE

Vous avez de sacrés réflexes !

ALBERT

Trois jours de stage Vigipirate, ma p'tite dame, ça vous forge un guerrier. Mais tout va bien, ça n'a pas pété et elles ont récupéré leur valoches.

KARINE

Au moins, vous aurez fait votre B.A. aujourd'hui.

ALBERT

Pensez-vous. Il n'y avait rien d'important dans cette valise, sinon elles ne l'auraient pas oubliée.

En passant devant la table, Albert prend le billet et le brandit.

ALBERT

Eh, cent euros ! Généreuses les gazelles. C'est la tournée du patron ! Cette fois vous ne pouvez pas refuser, ma jolie.

NOIR.

Intermède musical

(« Ah, si j'avais un franc cinquante »
B. Vian)²

Le temps passe.

² « Ah, si j'avais un franc cinquante » de Boris Vian, par Lalala, Album « Ah si j'avais un franc cinquante » - Label : The Orchard - © Plaza Mayor Co Ltd 2006

Scène 4

L'ablette et le goujon

Part. 2 : Jolie prise !

MANON, ALBERT, JULIE, OLIVIER

La scène commence en silence. Albert lit le journal derrière le comptoir, Julie balaie. Expression tendue. Albert relève la tête, et Julie regarde l'heure. La porte s'ouvre sur un couple, c'est Manon et Olivier, qui entrent, souriants. Il tient un bouquet de fleurs à la main.

MANON

Bonjour !

ALBERT

Bonjour !

JULIE

Comme d'habitude, deux chocolats chauds ?

OLIVIER

Et bien crémeux, oui.

Le couple s'assied. Tout de suite, ils s'enlacent.

MANON

Merci pour les fleurs. Elles sont splendides.

OLIVIER

C'est vrai ? Tu aimes ?

MANON

Je les adore ! Tu es vraiment délicieux, mon p'tit goujon. Tu sais, tu n'as pas besoin de faire des folies, je sais que ce n'est pas facile pour toi en ce moment.

Julie revient avec les chocolats chauds.

JULIE

Avec un clin d'œil à Manon.

Eh bien ! Il y en a qui son gâtées !

MANON

À force, les clientes vont penser que je suis fleuriste tellement il y a de bouquets dans ma boutique. Au fait, il rouvre quand, toi, ton magasin ?

OLIVIER

Ça traîne, ça traîne... je ne pense pas qu'il va rouvrir de si tôt. Il y a eu beaucoup trop de dégâts.

JULIE

Revenue derrière le zinc - à Albert.

T'as vu, il lui a offert des fleurs

ALBERT

Et alors ?

JULIE

Alors, il lui offre des fleurs, lui.

ALBERT

Il doit avoir un truc à se faire pardonner, lui.

JULIE

N'empêche que c'est agréable, des petites attentions, comme ça.

ALBERT

Normal, ils ne vivent pas encore ensemble. Et puis il n'a que ça à penser, il est au chômage.

OLIVIER

Tu m'as affreusement manqué, mon ablette.

MANON

C'est trop long sans toi, mon p'tit goujon.

JULIE

Mais quand même... une petite attention de temps en temps... C'est d'autant plus touchant qu'il n'a pas les moyens et qu'il fait des efforts pour elle.

ALBERT

Pour sûr. Ce n'est pas comme s'il avait un bar à faire tourner, lui. Là tu roules sur l'or et tu n'as que ça à penser : offrir des fleurs.

JULIE

Ce n'est pas qu'une question de moyens, tu le vois bien. C'est le geste !

ALBERT

Tu en veux des gestes ? Va donc finir de dresser les tables.

Montrant Olivier et Manon.

Si tu l'avais fait plus tôt on n'aurait pas une table squattée en plein midi par deux chocolats chauds.

Julie hausse les épaules et prend des nappes qu'elle étendra sur les tables libres.

OLIVIER

On vit dans la frustration tout le temps. Se voir juste quelques heures, par-ci par-là, ce n'est pas vivable.

ALBERT

Quand on vit 24h/ 24 avec quelqu'un on ne peut pas être attentif tout le temps, ce ne serait pas vivable !

MANON

On n'a pas le droit de vivre comme ça. On est adulte et on s'inflige des obstacles. Il faut qu'on trouve une solution.

JULIE

Revenant vers le bar.

Quand on veut faire plaisir à sa moitié, on trouve toujours des solutions !

ALBERT

Ben voyons !

JULIE

Toi, ce ne sont pas des solutions que tu trouves, ce sont des excuses. Oh, ma pauvre chérie, je t'aurais bien acheté des fleurs mais pas de bol, tu n'as pas de vase.

ALBERT

Je ne compte pas t'offrir un vase non plus, ce serait le bouquet, tiens ! Et n'oublie pas de passer un coup d'éponge avant de mettre la nappe - rien de plus désagréable que des miettes sous une nappe.

JULIE

Je ne suis pas ta bonniche !

ALBERT

Eh allez donc ! Encore à m'envoyer sur les roses.

OLIVIER

Je cherche des solutions, mon ablette. Je ne pense même qu'à ça, à toi, à nous... J'ai bien conscience que ce n'est pas facile en ce moment pour toi.

MANON

Ce n'est pas moi qui me morfonds à la maison en attendant la reprise du travail.

OLIVIER

Ce n'est pas moi qui supporte un époux qui ne m'aime plus.

MANON

Mais tu es là toi, tu m'aimes ! Tu es si important pour moi.

OLIVIER

Je n'ai pas le droit d'être malheureux alors que tu es entré dans ma vie.

Julie passe l'éponge à côté de la table occupée par Manon et Olivier.

JULIE

Fredonnant.

Parlez-moi d'amour, redites-moi ces choses tendres. Votre beau discours, mon cœur n'est pas las de l'entendre...

Olivier et Manon répondent à Julie par un sourire, se rapprochant l'un de l'autre.

ALBERT

Eh, dites ! Vous ne voulez pas un vase pour votre bouquet ? Il se fane, là.

JULIE

Il n'y a pas que lui qui va faner si on ne s'en occupe pas...

Albert vient déposer sur la table une carafe d'eau mi-emplie.

ALBERT

Tenez. Pas très esthétique mais c'est tout ce que j'ai.

À Olivier, avec un clin d'œil.

Les jolies plantes, faut les arroser, mon gars. *(Rire graveleux.)*

JULIE

Ce que tu peux être lourd parfois ! En tout cas, je vois que tu sais trouver des solutions pour faire plaisir, quand tu veux.

ALBERT

Je suis commerçant, moi, madame ! À force d'être agréable, ils vont peut-être finir par déjeuner ici au lieu de me bloquer une table pour deux chocolats.

MANON

Vexée.

Eh bien merci, ça fait plaisir à entendre !

À Olivier.

On s'en va ?

JULIE

Non, restez ! Vous êtes ici chez vous. En plus, de vous voir ça me remonte le moral.

ALBERT

À Manon.

Ne vous vexez pas ma p'tite dame, j'expliquais juste le métier à ma femme. Depuis quinze ans que je la forme, elle a du mal à comprendre on dirait.

JULIE

Ironique.

Quelle incroyable démonstration de ton sens du commerce, en effet !

ALBERT

C'est ça que tu veux ? Que je sois commerçant avec toi ? Parce que si c'est le cas je pourrais toujours t'offrir un machin pour la Saint-Valentin, comme tous ces cons qui se sentent obligés de respecter les évangiles de la Sainte Consommation.

JULIE

Est-ce que tu sais seulement quel jour ça tombe ?

ALBERT

Bien sûr ! C'est le jour où on fait péter les nappes roses et les petites bougies sur les tables. Ça a autant de sens que de fêter un anniversaire sur facebook. Quelle connerie !

JULIE

Si c'est une connerie, alors pourquoi le fais-tu ?

ALBERT

Parce que c'est mon métier, madame ! Mais ça ne m'empêche pas d'avoir ma propre opinion sur la question.

OLIVIER

Nous aussi nous sommes dans le commerce, vous savez.

MANON

Oui, et sauf votre respect, s'engueuler devant les clients, en général on évite.

JULIE

Tirant Albert par le bras.

Viens. On les a assez importunés comme ça.

Julie et Albert retournent derrière le comptoir et reprennent leur activité.

OLIVIER

Solennel.

Il faut que je t'avoue quelque chose, Manon.

MANON

Inquiète.

Quel air sérieux tout à coup... Rien de grave au moins ?

OLIVIER

Oh non, ce serait plutôt une bonne nouvelle.

MANON

Vas-y ! Qu'attends-tu ?

OLIVIER

Voilà... Le bouquet, c'est pour fêter quelque chose.

ALBERT

Je me disais aussi...

JULIE

Quoi ? C'est très bien des fleurs !

MANON

Pour fêter quoi ?

OLIVIER

Tu sais que ça me sape le moral ce chômage technique, n'est-ce pas ? Eh bien... on m'a proposé un autre boulot.

MANON

C'est génial ça ! Super nouvelle !

OLIVIER

Ce n'est pas ça la bonne nouvelle, il y a mieux. Ce boulot, c'est pour la même enseigne, dans un autre magasin qui, lui, ne s'est pas ramassé de météorite, mieux payé en plus mais... c'est à sept cents bornes d'ici.

MANON

Déconfite.

Oh... Mais alors... Tu... Nous... Tu pars ? Je comprends tu sais. Le travail c'est prioritaire et puis tu ne me dois rien et en plus je suis mariée et...

OLIVIER

La coupant.

La bonne nouvelle, c'est que j'ai refusé le poste.

MANON

Mais tu es fou ! Tu n'as pas le droit de refuser !

OLIVIER

Le bouquet c'est parce qu'aujourd'hui j'ai compris à quel point je t'aimais. Je n'ai pas pu m'imaginer loin de toi. C'est devenu quelque chose d'inconcevable... Le bouquet c'est pour fêter ma prise de conscience et te déclarer mon amour.

JULIE

Émue, applaudissant.

Bravo !

ALBERT

Regardez ces donzelles ! Quatre marguerites suffisent pour que le pollen leur monte au ciboulot. C'est pathétique.

JULIE

Jetant un regard noir à Albert.

Quel boulet !

MANON

Non. Le travail avant tout. Je ne veux pas être un boulet.

OLIVIER

Je t'aime.

MANON

Mon chéri ! Mon p'tit goujon !

Ils s'embrassent un long moment. Olivier émerge du baiser avec un sourire béat.

OLIVIER

Alors là, plus de doute : je reste.

Le couple heureux, s'enlace, Albert derrière le zinc, sort un journal et boude. Midi sonne à la pendule.

MANON

Sursautant.

Oh bon sang ! T'as vu l'heure ? Ma collègue va me tuer si elle ne peut pas prendre sa pause !

OLIVIER

Pour une fois... Envoie-lui un SMS, dis-lui que...

MANON

Se levant en trombe.

Tu ne la connais pas, son horloge biologique et reliée à un détonateur, à midi si elle n'a pas son casse-croute, elle explose !

Paniquée.

Faut qu'je file ! Faut qu'je file !

Manon court presque jusqu'à la sortie tout en tentant d'enfiler son manteau.

OLIVIER

Ton bouquet ! Tu oublies ton bouquet !

Manon revient prend le bouquet et donne un rapide baiser à Olivier.

MANON

Merci, mon merveilleux !

OLIVIER

À demain, mon ablette ?

MANON

Courant vers la sortie.

Bien sûr ! Je t'aime mon p'tit goujon !

Manon disparaît. Olivier va au comptoir pour payer les consommations.

OLIVIER

Timidement.

Combien je vous dois ?

ALBERT

Ça fera six, vingt.

Olivier règle les consommations et salue d'un petit geste.

JULIE

À Olivier qui sort.

Bonne fin de journée. Eh ! Je vous confirme : le compte est bon.

ALBERT

Encore une qui joue aux Cendrillons pour faire son intéressante.

JULIE

Ça fait plutôt du bien de voir qu'il y a encore des gens qui s'aiment, ça redonne espoir.

ALBERT

Tu parles ! Un bouquet de fleurs, et hop, la donzelle finit au plumard. Une femme mariée, en plus ! Bravo !

JULIE

Ça fait quoi qu'elle soit mariée ? Si ça se trouve son mari est un pervers narcissique qui la torture psychologiquement ou un détraqué qui la bat, tu n'en sais rien. Ce qui est sûr en tout cas c'est que ces deux-là, ils s'aiment ! Tout le monde n'est pas comme toi, aigri, envieux, et lourdingue.

ALBERT

Haussant le ton.

Aigri, envieux et lourdingue ? C'est comme ça que tu me vois ?

JULIE

Non, c'est comme ça que tu es.

ALBERT

Va mettre une nappe sur la table de tes tourtereaux au lieu de me faire une crise idiote.

JULIE

Pour la dernière fois : je ne suis pas ta bonniche, Albert. Puisque c'est comme ça, je pars !

ALBERT

Bon débarras ! Je peux le tenir tout seul le bar !

Julie sort vers la cuisine. Elle revient aussitôt sans tablier, avec un manteau et son sac à main.

ALBERT

Tu vas chez ta mère, c'est ça ?

JULIE

Froide.

Non, chez mon amant.

ALBERT

Le pauvre homme, souhaite-lui bon courage !

Julie sort.

Albert repose son journal, prend une nappe et va dresser la table libérée par Olivier et Manon.

ALBERT

Bravo, mon Albert ! Tu lui as bien cloué le bec sur ce coup-là. Tu n'es pas le genre à ramper, tu lui as montré qui était le patron !

Elle croyait quoi ? Que tu allais te mettre à genoux et la supplier de rester ? Ah ! Bien fait ! Prise à son propre jeu. Elle pense tout savoir, mais va pleurer chez sa mère. Je n'ai pas besoin d'elle pour faire tourner la baraque, alors son petit caprice ; honnêtement, ça m'en touche une sans faire bouger l'autre. Par contre qu'elle ne s'avise pas de faire les yeux doux au premier type qui passe. Là, ça ne serait pas la même limonade. Je veux bien être gentil, mais il y a des limites. J'ouvre l'œil, moi, et le bon !

Scène 5

Albert-le-gros-lourd

ALBERT, LEA, JULIE, DOMINIQUE

Léa pousse la porte de l'établissement et entre. Albert soliloque dans le bar, concentré sur la préparation de son assiette de charcuterie et crudités copieusement arrosée de vinaigrette.

ALBERT

Elles sont comme ça les bonnes femmes, toujours à mendier des petites attentions, des preuves d'amour mais ce n'est qu'une apparence. On CROIT qu'elles veulent des mots doux mais ce qu'elles attendent en réalité c'est d'être matées. Un peu de beurre, un bon gros cornichon et c'est parfait !

Albert ajoute ostensiblement une noix de beurre et un cornichon sur son assiette, relève la tête et découvre la présence de Léa.

ALBERT

Oh... Bonjour jolie demoiselle.

LÉA

Jour.

Indiquant une table.

Je peux ?

ALBERT

Je vous en prie. Comment pourrais-je vous refuser quelque chose, ma belle ? Est-ce que je vous « serre » ?

LÉA

Une menthe à l'eau.

ALBERT

Fredonnant diabololo menthe (Y. Simon).

Dans les cafés du lycée, faut que tu bluffes, que tu mentes, autour des diabolos menthe...

LÉA

J'ai dit une menthe à l'eau monsieur.

ALBERT

Toujours en italien de bistrotier.

E un sirocco di menta per la bellissima régadza !

Il sert effectivement une menthe à l'eau. Un temps s'écoule. Albert, s'installe à une table à côté avec son assiette. Léa l'observe, contrariée

apparemment de ne pas être seule. Elle pianote sur son portable.

ALBERT

Vous permettez ? J'ai horreur de déjeuner seul, hélas c'est souvent le cas. Et comme vous êtes seule vous aussi, yé mé soui dit ma qué cé séré pas mal, no ? On se tiendrait compagnie, vous et moi.

LÉA

Mais ça va, merci.

ALBERT

Je veux dire par là que vous allez trouver le temps moins long... Si je peux me permettre, s'il vous fait attendre c'est déjà mal parti ...

LÉA

Personne ne me fait attendre !

ALBERT

N'écoutant pas la réponse.

D'autant qu'une jolie petite fleur, ça a tendance à attirer les gros bourdons, pas vrai ? Mais rassurez-vous, ce bon Albert est là et il aura l'œil pour que personne ne vous importune.

Albert prend son assiette et vient carrément se placer à côté de Léa sur la banquette.

ALBERT

Regardant Léa pianoter.

Vous écrivez à votre petit ami ? (*Léa ne répond pas.*) Bien sûr, c'est comme ça que ça marche entre vous les jeunes, un SMS, un rencart ! Remarquez, vous avez raison, vous ne perdez pas de temps. Je n'ai jamais vraiment compris tous ces hypocrites qui font des manières : et vas-y que je t'offre un verre et vas-y que je te dis que tu es jolie, et vas-y que je t'invite au resto... alors que tout ce qu'il veut le type, c'est lever la gazelle ! Hein ? j'ai pas raison ? Eh oui, j'ai raison ! Et je suis sûr que vous attendez quelqu'un ! Ne me dites pas le contraire, ce n'est pas vrai. Parce qu'entre nous, une jolie jeune fille comme vous venir se perdre dans cette brasserie, si vous n'aviez pas rendez-vous, je n'y crois pas ! Ah, on ne la fait pas au père Albert !

À moins que... À moins que vous vouliez prendre du bon temps "au Bon Temps" ? Hé, hé !

LÉA

Froide.

J'attends mon père.

ALBERT

J'adore ces petites contradictions si typiquement féminines : il y a une minute vous me disiez que personne ne vous faisait attendre.

LÉA

Et alors ? Où est le problème ? Je consomme en attendant.

ALBERT

Ouh ! Sauvage, la gazelle ! C'est bien ça. Les mâles ça les titille, ça réveille leurs instincts de prédateurs. Ils ont tellement l'habitude d'aller chercher la viande toute prête et emballée au supermarché. Vous savez y faire vous, ça se voit !

LÉA

Et ça se voit aussi que vous êtes un petit peu trop collant ?

ALBERT

Moi, collant ? Mais pas du tout ! Je suis commerçant moi ! Dites-vous, ma jolie petite biche, que le grand Albert est là pour vous protéger des lions affamés ! La vie est une jungle ! C'est du service client que je fais là ! J'accompagne une jeune fille seule, qui attend son père. Le patriarche pourra me remercier d'ailleurs. (*Un temps.*) Au fait, il arrive quand, le paternel ?

LÉA

Il ne devrait pas tarder.

ALBERT

Ah, très bien ! Je vais pouvoir attaquer le dessert !

Albert pose sa fourchette et va au juke box. Il envoie la chanson "Je veux t'aimer, j'veux pas mourir" de Francis Lalanne. (NB - Version instrumentale - le mieux étant d'avoir un karaoké dans le bar.)

Julie entre à l'insu de son mari et observe le manège.

Sans quitter Léa des yeux, Albert réinterprète les paroles.

ALBERT

Chantant

Au nom d'une fille si jolie

Météorites par temps de pluie

Dans mon bistrot j'bois ton sourire

Je veux t'aimer, j'veux pas mourir

J'te prendrais bien, dans un p'tit coin

Renard malin, toi le lapin

Il sera temps pour toi de jouir

Je veux t'aimer, tu vas gémir

JULIE

Ben voyons ! À peine le dos tourné, ça joue les ténors de salle de bains. Si encore tu chantais juste mon pauvre ami. Mais non ! Oui je suis là, je ne vois pas pourquoi c'est moi qui partirais, d'abord. Et j'ai comme l'impression que je tombe à pic - n'est-ce pas mademoiselle ? Il vous a fait le coup du service client qui vous protège de la solitude, c'est ça ?

LÉA

Oui...

JULIE

Ben voyons ! Quel manque d'originalité ! Il le refourgue à tout le monde ce numéro. Je suis désolée de vous dire ça mademoiselle, ça ne vous enlève pas vos qualités mais en tout cas ça révèle bien ses défauts.

LÉA

J'ai pu apprécier la grandeur du personnage. Si encore il mangeait proprement.

JULIE

Aucune distinction, aucune classe.

À Albert

Regarde-toi : tu as plein de sauce sur ta chemise.

ALBERT

N'importe quoi ! Tu ne comprends rien toi, les femmes elles en raffolent de mon côté animal.

LÉA

Mais on n'aime pas les gros porcs lourdingues qui nous prennent pour des truffes et nous collent du groin alors qu'on est tranquillement installé devant une menthe à l'eau.

JULIE

Et il vous a fait le coup du diabololo menthe, je parie.

Léa acquiesce avec un soupir doublé d'une mimique navrée.

JULIE

Mais quel boulet ! Renouvelle donc un peu ton répertoire, mon vieux. Je ne sais pas moi, essaie *Couleur menthe à l'eau.*

ALBERT

Oh ça va ! Si on ne peut plus rigoler...

JULIE

Mais quel humour à la con, excuse-moi !

LÉA

C'est vrai, il y a des limites à ne pas franchir.

ALBERT

Oh vous ! Ce n'est pas la peine de faire votre numéro de petite effarouchée alors qu'on sait tous que vous n'attendez que ça. Il n'y a qu'à vous regarder pour comprendre que vous n'êtes pas la dernière à mouiller devant un bel étalon !

LÉA

Et vous, vous mouillez là ?

Léa lui jette son verre de menthe à la figure

JULIE

Eh bien voilà, quand je te disais que ce serait plus percutant couleur menthe à l'eau. Santé, mon cher Albert !

ALBERT

Non mais elle est pas bien la donzelle ! Si je ne me retenais pas...

LÉA

Oh ça va, si on ne peut plus rigoler...

JULIE

À Albert, haussant le ton.

Ça suffit ! Tu nous fais honte ! Va te changer et file en cuisine.

À Léa.

Je n'ai même pas envie de vous demander de le pardonner, il ne le mérite pas.

Albert sort en maugréant vers la cuisine.

LÉA

J'en ai déjà vu des types insupportables, mais alors là ! Un bistrotier imbuvable !

JULIE

Oui, je sais. Dur à avaler.

Léa soupire.

JULIE

Un apéritif ? C'est la maison qui offre, pour la subtilité de votre pédagogie.

LÉA

Un Albert pilé sur de la glace, vous avez ? (*Julie sourit.*) Mettons, un petit muscat, je ne suis pas contre.

JULIE

Partie préparer le verre de muscat.

Vous l'avez séché avec un verre d'eau, bravo !

LÉA

J'ai l'habitude de me faire respecter : mes deux petits frères sont des monstres

JULIE

Apportant le verre.

Expérience ou pas, vous me l'avez bien remis à sa place Albert. Ça fait plaisir. Qu'il retourne dans sa cuisine ! La poêle à la main ça va le changer du poil dans la main.

LÉA

J'espère que je ne subirai pas de représailles. Vous pensez que je risque de retrouver un cafard dans mon plat ?

JULIE

Rassurez-vous, il n'ira pas jusque là, nous avons trop besoin de clients. Vous savez, les temps sont durs. Et puis vu le prix du cafard en ce moment...

Albert peut être très lourd et un peu feignant, mais il est professionnel...

LÉA

Dubitative.

Mouais... j'ai déjà pu apprécier son sens du service client !

JULIE

Ah ça ! Il ne perd rien pour attendre, ça va changer.

Tendant le verre à Léa.

Allez, santé !

LÉA

Merci. Santé !

Julie retourne au bar et Léa se replonge dans son Smartphone en sirotant son muscat.

Dominique entre en protégeant son crâne d'une main et tenant son bâton à grelots de l'autre. Il fonce sur Léa.

DOMINIQUE

Aaaah ! Par pitié ! Arrêtez ! Arrêtez d'émettre des ondes électro-sataniques sur la Terre déjà dévastée par l'ire de Dame Nature !

LÉA

C'est à moi que vous parlez ?

DOMINIQUE

De tes pouces maléfiques tu envoies des stupidités à tes semblables, mais ignores-tu

que le salut de nos âmes ne se cache pas dans nos pouces ?

LÉA

Pianotant de plus belle.

Dis-donc, le Nostradamus de Carnaval, tu veux bien me lâcher ! Je suis en train de franchir le niveau cinq cents à Candy Crush alors ça ne rigole plus !

JULIE

Un problème ?

DOMINIQUE

Il n'y a pas de problème ! Il n'y aura plus de problème si vous suivez tous mes conseils vos âmes seront préservées de la pyrolyse !

LÉA

C'est gratuit ces conseils ? Tu ne veux pas nous taper dix balles, au moins ??

JULIE

Je vous sers quelque chose ?

DOMINIQUE

Non... Si. Vous avez du papier d'aluminium ? Je vous en supplie !

LÉA

Tu pourrais juste te pousser avec tes grelots ? J'ai l'impression que ça fait des interférences et j'ai plus la 4G, là.

JULIE

J'ai du papier d'aluminium mais avec des sandwichs dedans. Jambon-beurre ? Rosette-cornichons ?

DOMINIQUE

Offusqué.

Jamais de viande, malheureuse ! Juste pain et cornichons.

Julie commence à préparer le sandwich.

LÉA

Satisfaite.

Bravo ! Je le lui offre, s'il me lâche.

JULIE

Et un sandwich cornichons, un !

DOMINIQUE

Vite ! Vite ! Je ne veux pas finir émulsionné par les champs magnétiques !

JULIE

Je n'ai pas quatre bras !

LÉA

Toujours sur son jeu.

Du calme, le prophète à sonnettes, c'est bon. De toute façon les ondes il y en a partout, alors foutu pour foutu... Laisse-moi terminer

ma partie et va manger ton sandwich, ça nous fera des vacances !

Hypnotisée par son écran.

Oui ! Ouiii ! Plus que deux sucettes à exploser !

Julie enroule le sandwich dans de l'aluminium et le pose sur le comptoir. Dominique va s'en emparer, le déballe et se met le papier d'aluminium sur la tête à la manière d'un casque. Après quoi il retourne à la charge auprès de Léa.

DOMINIQUE

Je l'ai vue, la Bête ! Elle franchissait cette porte et se dressait là de toute sa hauteur, noire et sordide. Ce que j'ignorais, c'est ce qui pourrait bien l'attirer ici. Pourquoi dans ce sanctuaire portant épargné par la Pluie ?

LÉA

Concentrée sur son smartphone.

Il va me faire rater mon niveau ! Il va me faire rater mon niveau ! Et voilà, j'en étais sûre, je me suis pris les pieds sur un caramel.

Relevant la tête vers Dominique.

C'est à cause de vous ça ! Je ne l'ai pas vu arriver le caramel avec tous vos grelots et vos pitreries !

DOMINIQUE

Menaçant.

Maintenant je sais : c'est vous qui attirez la Bête ! Vous et toutes les ondes électro-sataniques que vous émettez !

LÉA

Brandissant son téléphone.

Un pas de plus et j'active le bluetooth !

DOMINIQUE

Reculant, terrorisé.

Pas le Bluetooth ! Pas ça !

JULIE

Riant.

Achevez-le ! La pyrolyse !

LÉA

Se levant pour repousser Dominique

Ça va chauffer : Thermostat trente.

Dominique s'enfuit en tenant le papier d'aluminium plaqué sur son crâne.

DOMINIQUE

Criant en sortant.

Je reviendrai ! Je nettoierai le sanctuaire !

JULIE

Eh ! Vous oubliez votre sandwich !

Une fois Dominique sorti, Léa se tourne vers Julie.

LÉA

Entre le chanteur lourdingue et le prophète de l'Apocalypse, on n'a guère le temps de s'ennuyer chez vous.

JULIE

Il y a des jours comme ça, c'est peut-être une question de Lune. À moins qu'il ne soit dans le vrai et que ce soit vous qui attiriez les bêtes.

Comme pour repousser un sort.

Ksss ! Ksss !

Les deux femmes éclatent de rire et retournent à leurs affaires.

LÉA

J'aurais peut-être dû regarder mon horoscope. Sait-on jamais.

Scène 6

Ça sent le roussi !

**JULIE, JEAN-MARC, KARINE, LEA,
DOMINIQUE**

Karine et Jean-Marc entrent dans le bar. Karine semble mal à l'aise et contrariée.

KARINE

À Jean-Marc.

Mais enfin, pourquoi ce bar ?

JEAN-MARC

Parce que contrairement à notre petit restau préféré, il offre l'immense avantage de ne pas avoir été détruit par une météorite

JULIE

Bonjour messieurs dames.

Karine ne répond rien, se faisant la plus discrète possible.

JEAN-MARC

Bonjour. C'est pour manger.

JULIE

Une table pour deux ?

JEAN-MARC

Non, trois. Ma fille est déjà là à ce que je vois.

Jean-Marc fait un petit signe à Léa qui répond avec le sourire.

JULIE

Désignant la table de Léa.

Je vous en prie, installez-vous.

Karine et Jean-Marc rejoignent la table de Léa. Tous les trois se font la bise, pendant ce temps, Julie est déjà allé chercher les menus et les leur distribue.

JULIE

Désirez-vous un apéritif ?

LÉA

Montrant son verre.

Déjà servie.

JEAN-MARC

Je veux bien un martini rouge.

À Karine.

Toi aussi, mon ange ? Comme d'habitude ?

KARINE

Soupirant.

Ah... l'habitude, la routine... Tu n'as jamais envie de changement, toi ?

À Julie.

Un gin tonic pour moi.

JULIE

Bien. Je vous laisse regarder la carte.

Julie va au bar préparer sa commande.

JEAN-MARC

À Léa.

On ne t'a pas trop faite attendre, j'espère.

LÉA

Dix minutes, un quart d'heure maxi, dans le calme et la sérénité.

JEAN-MARC

Je suis désolé, Karine a fait une sorte de malaise.

À Karine.

Ça va mieux ma chérie ?

KARINE

Contrariée.

Oh, je t'en prie. Je ne suis pas en sucre.

Julie revient avec les deux verres et les dépose sur la table.

JULIE

Vous avez choisi ?

JEAN-MARC

L'andouille aux pommes me paraît bien.

KARINE

Des beignets de calmar.

LÉA

Pour moi ce sera une salade végétarienne.

JULIE

Nous avons donc : une végétarienne, un calmar, et une andouille.

JEAN-MARC

Tout à fait.

KARINE

À Jean-Marc.

Tu es sûr que tu ne veux pas goûter le calmar ?

JEAN-MARC

Celui qui arrivera à me faire manger du calmar n'est pas encore né !

LÉA

Désabusée.

Oh papa, tes jeux de mots de gamin, pitié, stop.

JULIE

Et avec ça, vous boirez quelque chose ?

JEAN-MARC

Euh, non. L'apéritif me suffira. Une carafe d'eau je pense.

Il interroge Karine et Léa du regard.

Léa acquiesce, mais pas Karine.

KARINE

Pour une fois qu'on mange ensemble, tu pourrais bien prendre du vin.

À Julie.

Un quart de rosé pour moi.

Julie se retire.

JEAN-MARC

D'accord. Alors un demi dans ce cas. Après tout, on ne sait jamais ce qu'il peut nous tomber sur la figure demain.

À Léa.

Au fait, tu ne nous as pas dit : Tu étais où pendant la Pluie ?

LÉA

Dans la ménagerie de l'école. Tu aurais dû voir ça, les animaux étaient fous. Ils sautaient dans tous les sens en hurlant !

KARINE

Comme ton père, quoi.

JEAN-MARC

Avoue qu'il y avait de quoi. Une pluie de météorites, merde !

LÉA

J'étais à deux doigts de les libérer.

KARINE

Moi j'ai bien ouvert sa cage, mais tu vois, il est resté.

LÉA

Dommage.

JEAN-MARC

Bon. On change de sujet, c'est mieux. Elle m'a l'air bien cette brasserie.

LÉA

C'est très calme en tout cas... Très- très calme. Vous ne trouvez pas que ça manque d'animation depuis cinq minutes ?

JEAN-MARC

Pourquoi tu dis ça ?

LÉA

Oh, pour rien.

KARINE

Moi, je trouve que ça sent le roussi.

JEAN-MARC

Ah bon ?

Humant l'air.

Je ne trouve pas.

À Léa.

Tu sens quelque chose, toi ?

LÉA

Cette odeur ? C'est la vengeance d'un pauvre animal torturé, puis froidement décapité, dont la carcasse empalée se rebelle en nauséabondes exhalaisons.

JEAN-MARC

À Léa.

Ah oui, c'est ça : ça sent le poulet grillé.

LÉA

S'emportant.

Évidemment ça sent le poulet grillé ! Partout ça sent le poulet grillé ! On torture 740 millions de ces pauvres volatiles en France chaque année, atrophiés, entassés comme des sardines dans des camps de la mort et bombardés d'antibiotiques, parce que tout le monde mange du poulet grillé, tout le monde adore le poulet grillé ! Alors qu'on ne vienne pas nous prendre la tête pour un téléphone portable !

JEAN-MARC

Tout va bien ma chérie ? Tu ne veux qu'une salade, tues sûre ?

LÉA

Un peu obligée, c'est le seul plat végétarien proposé.

JULIE

Avec un clin d'œil.

Je peux vous faire un sandwich aux cornichons si vous voulez.

LEA

Non merci, j'ai eu ma dose.

KARINE

Aussi, quelle idée de ne pas manger de viande. C'est un sacré handicap je trouve. Comment fais-tu quand tu es invitée chez des amis ?

LÉA

Mes amis sont au courant et ça ne leur pose pas de problème à eux.

KARINE

Tu aurais pu prendre du calmar au moins. Ce n'est pas vraiment de la viande le calmar.

JEAN-MARC

Naïvement.

Ce n'est pas vraiment un légume non plus.

KARINE

À Léa.

En tout cas, quand tu viens à la maison, il faut bien reconnaître que c'est un casse-tête.

LÉA

Tant que je ne suis pas une casse-pieds, tout va bien.

JEAN-MARC

Jamais de la vie, ma chérie ! Tu seras toujours bienvenue chez nous.

LÉA

Chez vous...

JEAN-MARC

Oui, chez nous ! Karine, toi, moi... nous !

LÉA

Je sais papa. Tu me le répètes à chaque fois que l'on se voit depuis ton divorce... depuis que j'ai seize ans.

JEAN-MARC

Quand j'y pense... dix ans déjà.

KARINE

À propos...

Levant son verre.

Bon anniversaire, Léa !

JEAN-MARC

Levant son verre aussi.

Bon anniversaire, ma grande !

LÉA

Levant son verre à son tour.

Oui et bon anniversaire à vous aussi !

KARINE

Pourquoi dis-tu ça ?

LÉA

D'après maman, c'est aussi les dix ans de ta relation avec mon père, non ?

KARINE

Prenant la mouche.

Mais pas du tout ! Ton père et moi nous sommes rencontrés un an d'après son divorce, il y a donc neuf ans.

LÉA

Eh, dites ! je ne suis plus une gamine.

KARINE

Enfin Jean-Marc, dis quelque chose.

JEAN-MARC

Léa, ça te semble si difficile de t'en tenir à la version officielle ?

KARINE

Eh bien bravo ! Je me sens soutenue, là.

LÉA

Oh moi, je m'en moque : ce n'est pas à ma conscience d'assumer vos petits mensonges.

JEAN-MARC

Levant une seconde fois son verre.

Allez, à tes vingt-six ans ! À ton émancipation !

LÉA

Mon émancipation ? Hé, hé ! Tu parles comme un notaire.

KARINE

Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

JEAN-MARC

Je voulais dire que c'est avant tout une grande année pour toi : ton diplôme de vétérinaire, la fin des études, l'entrée dans la vie active...

KARINE

Et si ça se trouve, tu rencontreras ton prince charmant.

LÉA

Holà ! Ne nous précipitons pas. J'ai bien le temps pour tout ça.

JEAN-MARC

Oh tu sais, ces choses-là arrivent souvent très vite. Il peut parfois suffire d'un simple regard, et hop !

Jean-Marc joint le geste à la parole et renverse maladroitement son verre d'apéritif sur le bustier de Karine.

Léa a du mal d'étouffer un éclat de rire.

KARINE

Ah, c'est malin !

JEAN-MARC

Oh pardon ma chérie. Je... Je n'ai pas fait exprès.

KARINE

J'ose l'espérer !

LÉA

Il faut mettre du sel je crois.

JEAN-MARC

Tu la prends pour une morue ?

KARINE

Fais quelque chose au lieu de dire des idioties.

Jean-Marc se lève et appelle la serveuse.

JEAN-MARC

Madame, s'il vous plaît !

LÉA

Salant Karine.

Attention, salage en cours !

KARINE

Arrêtant la main qui la sale.

Arrête, si ça se trouve, ça va fixer la tache.

LÉA

Pas du tout, le sel absorbe les tanins. Tout le monde sait ça.

KARINE

Je n'ai pas confiance.

LÉA

Parce que c'est moi qui le dit, c'est ça ?

KARINE

Mais non. Inutile de nous servir ta crise de paranoïa.

JEAN-MARC

Toujours debout, plus fort.

Madame !

Julie arrive et Jean-Marc se rassoit.

JULIE

Vous m'avez appelée ?

JEAN-MARC

Oui. Ma femme s'est renversé un peu de Martini sur sa robe et...

KARINE

Comment ça je ME suis renversé un peu de Martini ? Vas-y, continue ! Dis-lui que j'ai la maladie de Parkinson ou bien que je bave tant que tu y es.

JEAN-MARC

Ce n'est pas ce que je voulais dire.

KARINE

Pourquoi ne pas juste dire la vérité ? À savoir que TU as balancé ton verre sur ma robe neuve.

LÉA

Et c'est moi qui suis paranoïa...

JEAN-MARC

Oui, enfin... peu important les détails. Est-ce que vous auriez quelque chose pour...

JULIE

Il faut mettre du sel.

LÉA

Surtout pas ! Il paraît que ça fixe la tache.

JULIE

Sinon, je peux vous prêter un foulard, si vous voulez, ou un bavoir.

LÉA

Vous ne croyez pas qu'un bon vieux sac poubelle avec un trou pour la tête...

KARINE

Pincée.

Vous n'êtes pas drôles, vraiment.

JULIE

Pardonnez-moi, je plaisantais, madame. Ne vous inquiétez pas, venez avec moi, je crois avoir ce qu'il vous faut.

KARINE

Vous êtes bien aimable.

Karine se lève et suis la serveuse vers les toilettes. Avant que cette dernière ne sorte de scène, Jean-Marc l'interpelle.

JEAN-MARC

S'il vous plaît ?

JULIE

Se retournant.

Oui ?

JEAN-MARC

Au retour, vous voudrez bien m'apporter un autre Martini ?

JULIE

Mais certainement, Monsieur.

Julie et Karine sortent.

LÉA

À Jean-Marc.

Tu l'as fait exprès, avoue ! Tu voulais rester seul avec moi.

JEAN-MARC

Absolument pas. Qu'est-ce que tu vas chercher ?

LÉA

N'empêche que c'était bien visé : en plein dans le mille. La pauvre, déjà qu'elle n'avait pas l'air dans son assiette, en plus tu nous l'as assaisonnée.

JEAN-MARC

Ce n'est pas moi, je te l'ai dit : elle ne se sentait déjà pas bien en arrivant ici. Quand je

me suis garé un peu plus haut, elle s'est trouvée mal.

LÉA

Comme ça ? Subitement ? C'est louche.

JEAN-MARC

Mais non. Que vas-tu chercher ? Un petit malaise, ça peut arriver.

LÉA

Le malaise, c'est entre elle et toi, non ?

JEAN-MARC

Il vaut peut-être mieux de changer de sujet, non ? Pas envie d'y passer le réveillon.

LÉA

Ça ne risque pas. Déjà qu'on se voit une fois par an et maxi trois heures au chrono.

Un silence pesant s'installe.

JEAN-MARC

Ça va ta mère ?

LÉA

En pleine forme, elle s'éclate à dresser ses deux petits monstres. Par contre la tienne ne va pas fort.

JEAN-MARC

Mamie ?

LÉA

Ben oui, mamie. Pourquoi ? Tu as plusieurs mères ?

JEAN-MARC

Qu'est-ce qui ne va pas ?

LÉA

Je crois que tu lui manques. Évidemment, tu la connais, elle ne s'en plaint pas mais c'est ce que j'ai compris. Depuis quand tu n'es pas allé la voir ?

JEAN-MARC

Ma pauvre, si tu savais, avec tout le boulot que j'ai en ce moment... Les temps sont durs, tu sais.

LÉA

Quand même, tu pourrais faire un effort, papa.

JEAN-MARC

Je ne demanderais pas mieux, mais là c'est juste impossible.

LÉA

À cause de ta Karine, je parie.

JEAN-MARC

Ce n'est pas la question, Karine a beaucoup d'affection pour mamie.

LÉA

Dubitative.

Bien sûr. Bien sûr...

JEAN-MARC

Tu ne te rends pas compte, on mène une vie de fous, Karine et moi, en ce moment. On a presque trois heures de trajet par jour pour aller au boulot, alors le week-end, plus envie de bouger.

LÉA

Une petite visite une fois par mois, ça lui ferait plaisir. Ce n'est pas la mer à boire, mais ta mère à voir. Tu y as été depuis la Pluie ?

JEAN-MARC

Non, mais je l'ai appelée le soir même, comme toi d'ailleurs.

LÉA

Peut mieux faire.

JEAN-MARC

Bon. Promis. Je vais y penser.

LÉA

Si c'est comme avec moi, tu as une bonne marge de progrès.

JEAN-MARC

Sec.

Oh. S'il te plaît.

LÉA

Quoi ? Tu trouves que m'inviter au resto une fois par an pour mon anniversaire c'est trop ?

JEAN-MARC

La maison t'est ouverte, Léa.

LÉA

Et le canapé du salon aussi, je sais. Je n'ai même pas de chambre chez toi !

JEAN-MARC

L'argent ne tombe pas du ciel, ma fille. La galerie d'art de Karine bat un peu de l'aile. Déjà avant ce n'était pas folichon, mais depuis la catastrophe les gens n'ont plus la tête à investir dans la peinture et en plus les prix de l'immobilier ont flambé. Si tu crois que c'est facile de trouver un appart...

LÉA

De là à m'inviter une fois par an. Quand même ! Je suis ta fille !

JEAN-MARC

Ok, ok. C'est vrai, on se voit assez peu, alors si tu permets, ça me paraîtrait être une suffisamment bonne raison pour ne pas gâcher cet instant avec une litanie de

reproches ou des méchancetés gratuites. Tu en penses quoi ?

LÉA

Je suis plutôt d'accord, papounet.

JEAN-MARC

Alors viens, on fait la paix.

Léa se lève et va embrasser son père sur le front.

LÉA

Tu me permets juste une petite dernière ? Après, je te garantis que je serai un vrai ange.

JEAN-MARC

Soit, mais juste une. Je t'écoute.

LÉA

Tu n'as pas l'impression qu'une tache sur Karine, ça fait ton sur ton ?

JEAN-MARC

Riant.

Léa ! Tu es ignoble !

Karine et Julie reviennent sur scène. Karine rejoint à sa place d'un air enjoué, Julie va à son bar.

KARINE

Et voilà, bonne nouvelle : plus de tache ! Elle n'a pas voulu me dire ce que c'est, mais notre serveuse a un détachant miracle. Je lui ai confié ma robe et moins d'une minute plus tard elle me l'a rendue immaculée.

JEAN-MARC

Je vois ça, oui. C'est impressionnant.

Julie apporte un verre de Martini.

JULIE

Votre apéritif, monsieur, offert par la maison.

JEAN-MARC

Oh ! Merci bien.

JULIE

À Karine.

En revanche, j'ai une mauvaise nouvelle, nous n'avons plus de calmar. Je suis désolée, depuis la Pluie les livraisons sont chaotiques, vous comprenez ? Puis-je vous suggérer un pavé de thon à la place ?

KARINE

Ah. Ma foi... Ça ira, oui.

JULIE

D'accord. Sauce au citron ou à l'oseille ?

LÉA

À l'oseille ! Les thons manquent toujours d'oseille.

JEAN-MARC

Réprobateur.

Léa ! Tu m'avais promis.

KARINE

Vexée, à Julie.

Au citron.

JULIE

Parfait.

Julie se retire.

KARINE

Où en étions-nous, juste avant que tu ne m'asperges ?

JEAN-MARC

Nous trinquions à l'anniversaire de Léa.

KARINE

Ah oui, c'est vrai. Tu lui as donné son cadeau ?

JEAN-MARC

J'attendais que tu reviennes, mon cœur.

LÉA

Un cadeau ? J'adore les cadeaux !

Karine se baisse, saisit son gros sac à main et le pose sur la table devant elle.

KARINE

Fouillant dans son sac.

Oh... Ce n'est pas grand-chose : on ne roule pas sur l'or. C'est surtout symbolique.

Karine extrait de son sac un petit paquet informe et le remet à Léa.

Pendant ce temps la porte du bar s'ouvre. Coiffé de papier d'aluminium, Dominique apparaît discrètement, il regarde partout, aux aguets. Il se plaque contre le mur, genre agent secret pas discret, et avance, doucement...

LÉA

Je me demande bien ce que c'est... C'est mou... Une chapka ?

JEAN-MARC

Presque. Disons, la moitié d'une chapka.

KARINE

Qu'est-ce que tu racontes ?

LÉA

Découvrant le cadeau, un peu déçue.

Un chat ? Un chat en peluche !

DOMINIQUE

À part.

La Bête ! Celle de ma vision ! C'est la Bête noire et hirsute !

JEAN-MARC

Qui est ce monsieur ?

LÉA

Lui ? Oh rien d'important, un mangeur de sandwich aux cornichons. Un conseil : ne vous en occupez pas et faites comme s'il était normal.

DOMINIQUE

À part.

Et où va-t-elle la Bête ? Directement dans les bras de cette jeune sorcière qui émet des ondes électro-sataniques ! J'en étais sûr !

KARINE

Fuyant le regard de Dominique.

C'est ça, tout est normal, tout va bien.

LÉA

Il y a une raison particulière pour m'offrir une peluche ?

JEAN-MARC

Eh oui ! Avec ton diplôme de vétérinaire, Karine et moi on a cherché dans le domaine animalier, forcément.

KARINE

Ça ne te fait pas plaisir ? Elle est pourtant très jolie, et ce n'est pas le premier prix.

LÉA

J'ai vingt-six ans, alors une peluche... Mais c'est vrai, elle est belle et toute douce.

KARINE

Ça peut. Ce n'est pas de l'acrylique, la vendeuse nous a dit que c'était de la véritable fourrure de chat.

LÉA

Horriifiée.

Quoi ?

KARINE

Mais non voyons, je plaisante.

DOMINIQUE

Intervenant sèchement.

Moi pas. Je ne plaisante pas ! C'est la bête ! C'est elle ! Tremblez naïves brebis, car abreuvée par ce démon...

(Désignant Léa.)

elle doublera de taille à chaque heure qui passe.

JEAN-MARC

Allons, calmez-vous mon brave, ce n'est qu'une inoffensive peluche.

DOMINIQUE

Erreur, mécréant ! Je l'ai vue et je la reconnais.

Fixant Karine.

Tout comme je vous ai vue et reconnue !

KARINE

Alors ça, je m'en souviendrais.

À Jean-Marc.

C'est un fou, ça ne fait aucun doute.

DOMINIQUE

Vous étiez assise là, vous portiez des lunettes de soleil mais c'était bien vous.

KARINE

Autoritaire.

Vous êtes certainement très drôle monsieur - et nous ne mettons pas en doute votre talent de transformiste - mais au bout de cinq minutes vos élucubrations commencent sérieusement à lasser. Alors c'est bien, on a compris, vous êtes un petit comique - vous voyez on est pliés en quatre - mais là c'est une gentille réunion de famille, donc continuez de mariner sous votre papier d'aluminium si ça vous chante, mais foutez-nous la paix !

DOMINIQUE

J'ai une mission à accomplir, que cela vous plaise ou non !

JEAN-MARC

Eh bien accomplissez-la, votre mission, mais ailleurs.

KARINE

C'est ça. Filez ! Du balais !

DOMINIQUE

Maintenant ?

JEAN-MARC

Quand vous voulez.

Dominique s'empare vivement de la peluche et sort du bar en courant.

DOMINIQUE

Criant en sortant.

Purification ! Purification !

LÉA

Eh ! Ma peluche !

KARINE*À Jean-Marc.*

Tu ne vas pas rester planté là, toi ! Rattrape-le ! C'est le cadeau de ta fille quand même, et au prix qu'il a coûté...

JEAN-MARC

Oui, oui, j'y vais.

*Jean-Marc se lève sans se presser.***KARINE**

Mais dépêche-toi : la vie d'une peluche est en jeu !

*Jean-Marc sort à la poursuite Dominique.***LÉA**

« La vie d'une peluche »... pfff.

KARINE

Il a vraiment un pète au casque ce mec !

LÉA

Ouais. Je vous avais prévenue.

Mais c'est quoi cette histoire de lunettes soleil ?

KARINE

Probablement le fruit de son imagination délirante.

LÉA

Probablement. Pendant que je vous attendais, il est venu me secouer ses grelots sous le nez et à cause de ça je me suis pris les pieds dans un caramel ; heureusement, j'ai pu m'en débarrasser à grand coups de bluetooth !

*Karine regarde Léa en faisant les yeux ronds.***KARINE**

Houla ! Et toi, tu es sûre que tu te sens bien ?

LÉA

Évidemment, raconté comme ça, j'admets que ça peut paraître étrange.

*Jean-Marc revient en brandissant la peluche.***JEAN-MARC**

C'est bon, je l'ai.

KARINE

Tu sens le roussi !

JEAN-MARC*S'asseyant et remettant**la peluche à Léa.*

Ne m'en parle pas, c'est l'autre taré qui m'a grillé les poils au chalumeau quand j'ai récupéré le chat. Il voulait soi-disant incinérer la Bête dans une poubelle ! Il faut vraiment être con pour vouloir incinérer le diable, non ?

LÉA*Riant.*

Pas très logique, en effet.

JEAN-MARC*Tendant à Léa un tout petit paquet.*

Allez, l'affaire est close. Moi aussi j'ai un cadeau pour toi.

LÉA

Quel anniversaire ! Merci !

Palpant le petit emballage.

Ça c'est plus dur... un bijou ?

JEAN-MARC

Non, c'est pour aller avec le chat.

LÉA*Découvrant le cadeau.*

Des piles ?

KARINE

J'espère que ce sont les bonnes. Ton père n'est pas très doué avec la technologie.

JEAN-MARC

Quand même ! Deux piles triple A, je ne suis pas la technoburne que tu crois.

LÉA

Et il fait quoi, le chat, avec ces piles ? Il miaule ?

JEAN-MARC

Non, il vomit des boules de poils. Il paraît que c'est très spectaculaire.

LÉA*Souriant en coin.*

Génial ! Un chat gore. J'en ai toujours rêvé.

JEAN-MARC

Mais non voyons. Il ronronne quand tu le serres contre toi.

KARINE

Il y a plusieurs vitesses de ronronnage. C'est juste en attendant que tu aies un vrai petit ami.

LÉA

On dirait que tu tiens vraiment à me caser.

JEAN-MARC

Tu as l'âge, ma fille. Tu as l'âge.

LÉA

C'est à cause de la pension alimentaire, c'est ça ?

JEAN-MARC

Que veux-tu, c'est la nature. Quand un oisillon quitte le nid, on ne lui donne plus la becquée.

LÉA

Tu proposes quoi ? Que je chasse le vermisseau toute seule ?

KARINE

La vie est dure pour tout le monde, Léa. Hélas, à un moment il faut bien quitter le cocon familial : les meilleures choses ont une fin. C'est aussi ce qu'a prévu le juge, non ? Diplôme en poche, vingt-six ans.

LÉA

Eh non. Je suis désolée de vous décevoir, mais le juge a précisé « jusqu'à la fin de mes études ».

KARINE

Et alors ? C'est le cas.

LÉA

Pas tout à fait, je me suis inscrite en fac de psycho.

JEAN-MARC

En psycho ? Mais c'est ridicule ! Cela n'a aucun sens après une école de vétérinaire.

LÉA

Pas si comme moi on veut devenir psychiatre pour animaux de compagnie. Depuis la Pluie, il y a tant d'animaux traumatisés à soigner... un vrai filon !

Albert se présente à la table avec deux assiettes. Karine le voit et fait tomber sa fourchette pour se cacher sous la table.

ALBERT

À Jean-Marc.

Le thon, c'est pour ?

JEAN-MARC

Montrant sa femme.

Pour madame.

Etonné, Albert regarde Karine qui tente de se dissimuler sous la table.

ALBERT

Laissez, madame, nous vous apporterons une fourchette propre.

JEAN-MARC

Reviens avec nous, chérie, on va te changer ta fourchette.

*Karine refait surface à contrecœur.
Albert la reconnaît immédiatement.*

ALBERT

Ah c'est vous ! Alors ? Vous l'avez retrouvé votre poisson ?

KARINE

Sèche, le regard noir.

Quelle question idiote !

Montrant son assiette.

Vous voyez bien qu'il est là ! Pas la peine d'en faire un plat.

ALBERT

*Posant l'autre assiette devant Jean-Marc.
L'andouille, c'est vous ?*

NOIR.

Court intermède musical.

(« It's a dog's life » Charlie Chaplin)³

Le temps passe.

³ « It's a dog's life » de Charlie Chaplin. Album « The best of Charlie Chaplin original film soundtracks » Label ATF Media © ATF Media 2014

Scène 7

L'ablette et le goujon

Part. 3 : Prendre le large

ALBERT, JULIE, OLIVIER, MANON

ALBERT

Ah, onze heures quinze ! C'est bientôt l'heure des tourtereaux. Dommage que la chasse ne soit pas encore ouverte. Pan ! Pan ! Je me serais bien fait un doublé.

JULIE

De quoi te plains-tu ? On a des clients réguliers, c'est bien, non ?

ALBERT

Pour être réguliers, ils sont réguliers. C'est régulièrement qu'ils bloquent une table à midi pour des clopinettes. Le jour où ils commanderont du champagne, je me tonds la boule !

JULIE

On ne va quand même pas les obliger à faire le pied de grue devant le comptoir.

ALBERT

Pour qu'ils se fassent des mamours à deux centimètres de moi, non merci !

JULIE

Tu es un sans-cœur !

ALBERT

Ce n'est pas avec le cœur qu'on fait tourner la boutique, c'est avec les mains.

JULIE

Peut-être, mais si les clients affrontent des bourricots au comptoir ils ne reviendront plus.

ALBERT

Comme tu es naïve, ma pauvre ! Ils viennent ici parce que c'est pratique, pas loin de leur boulot et qu'en plus, ils ont la bénédiction de madame Julie.

JULIE

Parfaitement, ils ont ma bénédiction ! C'est chouette des histoires comme ça de nos jours. Ça prouve que l'amour existe !

ALBERT

Tu appelles ça de l'amour, toi ? Ce qu'ils veulent, c'est juste s'envoyer en l'air et prendre du bon temps !

JULIE

Si c'était le cas, il n'aurait jamais refusé un travail pour rester près d'elle et... *(La porte d'entrée s'ouvre.)* Tu as coupé du pain ?

OLIVIER

Bonjour !

JULIE

Bonjour ! Comme d'habitude ?

Manon veut répondre mais Olivier la devance.

OLIVIER

Non. Aujourd'hui c'est Champagne ! Deux coupes, s'il vous plaît.

MANON

Ah ?

Olivier prend la main de Manon et l'entraîne à une table.

JULIE

À Albert.

Fais chauffer la tondeuse, Albert !

ALBERT

Qu'est-ce qu'il lui arrive ? Il va lui sortir le grand jeu ? Un chocolat ça ne suffit plus pour appâter la greluche ?

Manon et Olivier s'assoient. Olivier, très amoureux, ne lâche pas Manon du regard.

JULIE

Mais arrête donc tes remarques ! Ils sont mignons !

OLIVIER

Prenant les mains de Manon.

Ma chérie, tu sais les sentiments que je ressens pour toi. *(Elle acquiesce d'un signe de tête.)* Je veux que tu saches que je suis prêt à beaucoup pour nous deux. J'ai envie de construire quelque chose avec toi. Je ne me voyais pas partir loin de toi, car j'ai compris que tu es la femme que j'aime.

JULIE

Attendrie.

Oh, c'est chou !

MANON

Mais...

OLIVIER

L'interrompant.

Je sais, je sais, tu es mariée. Et alors ? Tu as vu comme la vie est fragile ? Une météorite et plus rien : on redevient poussière. Nous sommes des survivants, Manon. C'est une

chance, saisissons-la et arrêtons de nous mettre des chaînes. Osons vivre la vie !

MANON

Je suis d'accord mais... c'est compliqué !

OLIVIER

Mais on s'aime ! N'est-ce pas le plus important ?

JULIE

Si !

ALBERT

Pfff, des conneries, tout ça.

OLIVIER

Tiens, c'est pour toi.

Olivier tend un petit paquet à Manon.

MANON

Oh, mon Dieu ! C'est quoi ?

ALBERT

Une couscoussière ! Non mais quelle blonde !

JULIE

Ça suffit, oui ?

MANON

Oh ! Une bague ! Oh... mais... c'est... waouh ! Une bague ! Mais mon p'tit goujon, je ne peux pas rentrer à la maison avec une bague.

OLIVIER

Qui te parle de rentrer à la maison puisque je te demande de quitter ton mari !

MANON

Tu sais bien que ce n'est pas aussi simple : il y a le crédit de l'appart, la voiture et puis notre petit Arthur.

OLIVIER

Tu as un fils ?

MANON

Non, Arthur, c'est notre chien.

OLIVIER

Même votre chien s'adaptera à la garde alternée

MANON

Arthur n'est pas un chien de garde ! C'est un teckel.

OLIVIER

Imagine sa joie : il aura deux paniers, deux gamelles, deux canapés sur lesquels pisser, deux facteurs sur lesquels s'égosiller. C'est le bonheur pour un chien !

ALBERT

Le type capable de supporter le chien-chien à sa mémère, moi je dis bravo !

JULIE

Mais chut ! Arrête donc un peu avec tes remarques toi, tu ne comprends rien !

ALBERT

Je vais te dire une chose : un type qui est capable de faire de tels sacrifices, c'est parce que la bonne femme elle est vachement bonne au lit, c'est tout, ne cherche pas plus loin !

JULIE

Moi aussi je vais te dire une chose : va mettre un slip en laine si tu ne veux pas choper un rhume de cerveau !

OLIVIER

Manon, nous ne pouvons pas rester indéfiniment à nous cacher, à nous donner des rendez-vous dans les bars ou les hôtels, c'est bon pour les films. Nous on vit dans la frustration tout le temps. On est libre, zut alors !

MANON

Comme tu dis, c'est bon pour les histoires ça... Je ne sais pas si j'aurais le courage de tout quitter...

OLIVIER

Tu ne m'aimes pas ?

MANON

Bien sûr que je t'aime mais je ne veux pas faire de mal autour de moi, tu comprends ?

OLIVIER

Tu t'en fais si tu ne bouges pas ! Tourne la page avant que ce soit elle qui te tourne.

ALBERT

Ça ne veut rien dire ça.

À Julie.

On ne peut pas changer de chaîne, là ? On se croirait devant les Feux de l'amour.

JULIE

Tais-toi donc, tu ne comprends rien ! Laisse-moi gérer, de toute façon ça t'agace de voir des gens heureux, alors tiens, rends-toi utile, il va être 11h 30 et la livraison des boissons va arriver.

ALBERT

Fort.

Ouais c'est ce que j'ai de mieux à faire ! C'est du concret ça au moins, Madame, pas des blablas qui ne mènent nulle part.

Albert sort, sa dernière réplique a été entendue par toute la salle.

JULIE

Je suis désolée, excusez-nous.... nous faisons un peu trop de bruit...

OLIVIER

Il n'a pas tort dans un sens. Les paroles c'est une chose, maintenant, il faut des actes !

À Manon.

Manon... Mon ablette... Je t'aime, tu m'aimes. Ce n'est pas plus compliqué que ça ! Des actes ? J'ai refusé un travail dans le sud pour rester près de toi ! Manon... ce n'est qu'une bague mais ma prière pour vivre avec toi... nous pourrions même nous marier.

MANON

Pour cela il faudrait que je quitte mon mari, que je divorce. Tu te rends compte ?

OLIVIER

Tu m'as dit que tu ne l'aimais plus ! Et tu te fais du mal rien que parce que tu crains d'en faire autour de toi ! Mais tu attends quoi ?

JULIE

C'est vrai qu'attendez-vous ? Je vous vois depuis des semaines, heureux d'être ensemble, tristes d'être séparés, quand l'un arrive en retard, l'autre se décompose. Je sais, vous allez me dire "de quoi se mêle-t-elle celle-là ?" mais vous savez, quand on tient un café, on apprend beaucoup sur les autres.

MANON

Alors vous savez tout ?

JULIE

Oui mais attention : secret professionnel ! Je sais tout mais ne dirai rien ! Et si je peux me permettre, ça me révolte de vous voir vous aimer ainsi depuis plusieurs semaines et de rester paralysés ici ! "Au Bon Temps" oui, ici ne doit être que le début, vous comprenez ? Ouvrez vos ailes, vous êtes libres de vous aimer !

OLIVIER

Elle a raison Manon, faut ouvrir tes ailes !

MANON

C'est facile à dire ! Mon mari n'a rien fait !

JULIE

Justement il ne fait rien. Je connais ça par cœur. Il vous croit toute acquise et du coup ne fait plus le moindre effort. Mais c'est fini le

temps où l'on était coincé avec le même mec toute sa vie par crainte des foudres divines, on est au XXIème siècle bon sang !

OLIVIER

Elle a raison Manon, faut te décoincer !

JULIE

Bien sûr que j'ai raison ! Un gars qui refuse une promo dans le Sud pour rester à vos côtés, ça ne court pas les rues. C'est une sacrée preuve d'amour et de confiance, un sacrifice, même ! D'habitude c'est toujours la carrière de la femme qui trinque. Ne laissez pas passer l'oiseau rare, foncez !

OLIVIER

Elle a raison Manon, faut foncer !

JULIE

Franchement, de vous à moi, je comprends très bien ce que c'est de rester avec un mari qu'on n'aime plus, juste par peur de l'abandon et de l'inconnu... Alors ne faites pas cette erreur et envollez-vous !

MANON

Vous croyez ?

OLIVIER

Bien sûr ! Elle a raison, Manon, faut s'envoler !

Sans que Julie le remarque Albert fait irruption, il a l'air très contrarié.

JULIE

Vous êtes jeune, belle, et pleine de vie ! Pourquoi donc perdre votre temps avec des gens qui ne vous aiment plus ? Allez vers ceux qui vous aiment et au diable le quand dira-t-on ! L'amour avec un grand À vous ouvre les bras !

ALBERT

C'est ce que je dis toujours : mieux vaut l'amour avec un grand À que l'amour avec un gros tas !

JULIE

À Albert.

Si tu comptes nous pourrir la journée encore longtemps avec tes inepties de gros macho, dis-le franchement.

ALBERT

T'en veux une journée pourrie, toi ? Coup de fil du livreur : m'ôssieur est en rade sur le périph' avec toute la marchandise ! On ne peut plus bosser dans des conditions pareilles. J'en ai vraiment raz la casquette de ce bistrot ! Pourquoi il n'y a pas eu une

bonne grosse météorite qui nous en aurait débarrassés une fois pour toute, hein ? Pourquoi ?

JULIE

Tu n'as vraiment rien d'autre à faire que de gueuler en salle devant les clients ?

ALBERT

Et toi, tu te crois où, la mère maquerelle ? Ce n'est pas une maison de passe ici !

OLIVIER

Enfin, monsieur Albert, je vous en prie...

ALBERT

Toi, le briseur de ménage je te conseille d'aller roucouler ailleurs si tu ne veux pas mon poing dans la figure !

JULIE

Ça te va bien de dire ça, espèce de mufle ! Monsieur s'élève en défenseur de la morale alors qu'il drague les clientes à longueur de journée comme un chien qui a repéré un os.

OLIVIER

On ne règle rien par la force !

ALBERT

À Julie, ignorant copieusement la remarque d'Olivier.

Moi ce n'est pas pareil, je suis un homme !

MANON

À part.

Un joli spécimen, en effet.

ALBERT

À Manon.

Qu'est-ce qu'elle a dit, la blondasse ?

Tu ferais mieux de redescendre sur Terre et de retourner chez ton mari avant que ce soit lui qui te jette à la rue. Et un bon conseil : arrête d'écouter les sornettes de Julie. Ça fait des années que je les entends et ça finit par lasser.

JULIE

Tu en as assez du bar, tu en as assez de moi... Alors pourquoi tu te pourris la vie, mon vieux ? Prends tes clics et tes clacs et casse-toi. Après tout ce bar c'est mon père qui me

l'a légué, pas le tien. Personne ne te regrettera surtout pas moi parce que, si tu veux tout savoir, j'en ai soupé des hommes !

ALBERT

C'est comme ça que tu le prends ? Parfait. Je retourne en Auvergne, mais ce n'est pas la peine de venir me supplier de rentrer, ce sera non. On verra bien combien de temps tu peux tenir sans moi.

JULIE

C'est tout vu. Allez, casse-toi ! Montre-nous que tu assumes ce que tu dis pour une fois.

Albert sort en claquant la porte.

JULIE, OLIVIER, MANON

Bon débarras !

JULIE

Se servant une coupe de Champagne.
On trinque ?

MANON

Levant sa coupe.

À la liberté !

OLIVIER

Levant sa coupe.

À nos amours !

JULIE

Levant sa coupe.

Au Bon Temps !

NOIR.

Intermède musical

(« *Spread your wings* » de Queen.)⁴

Le temps passe.

⁴ « *Spread your wings* » de Queen. Album « *News of the world* ». Label EMI © 1977

Scène 8

Coup de bar

**FRED, FANNIE, JULIE, LINDA, CHLOE,
DOMINIQUE**

Julie est debout derrière le bar. Elle essuie des verres, passe un coup de lavette sur le zinc, range des bouteilles, met des cacahuètes dans des coupes...

Fred entre le premier, il porte deux ou trois sacs en plastique assez volumineux. Il s'avance de quelques pas vers l'intérieur et s'arrête, visiblement épuisé. Il jette un coup d'œil en arrière par-dessus son épaule.

FRED

Et celui-ci, ça va ?

Fannie est apparue derrière lui. Elle reste sur le pas de la porte et scrute la salle du regard.

FANNIE

Mouais, il a l'air d'aller...

FRED

Il a l'air d'aller. Il a l'air d'aller...

Soulagé.

Enfin !

FANNIE

Oui, ça va.

FRED

Y'a intérêt qu'il aille ! De toute façon je refuse de faire un pas de plus.

FANNIE

Lui indiquant la table vide.

Allez, un dernier petit effort jusqu'à cette table, mon Freddou ?

Fred se déplace très lentement en direction de la table libre.

FRED

Je suis mort ! Ça fait plus de six heures qu'on sillonne la ville à pince, à la quête de la paire de pompes idéale pour madame.

FANNIE

T'es pas un peu marseillais, là ?

FRED

Avec l'accent marseillais.

Oh Bonne Mère ! Qué misère d'user tant ses semelles dans le seul but... d'en acheter de nouvelles.

Sur un ton normal.

Tu nages en plein paradoxe !

FANNIE

Oh ! Je ne t'ai pas forcé de venir.

FRED

Non. Sauf que si je ne t'avais pas accompagnée faire ton shopping, tu m'aurais tiré une gueule de trois pieds de longs pendant un mois.

FANNIE

N'importe quoi !

FRED

Ben tiens. J'te connais comme si je t'avais faite.

FANNIE

Ce n'est tout de même pas de ma faute si un magasin sur deux est fermé pour travaux. Dis tout de suite que c'est moi qui ai fait pleuvoir les météorites, tant que tu y es ! Alors arrête de me faire passer pour une persécutrice, tu veux ?

FRED

Que j'arrête ? Mais dis donc, depuis une heure je tire une langue jusqu'au pavé et je te supplie de faire un break pour que je me désaltère.

FANNIE

Tu exagères !

FRED

Tu continues ta marche forcée de magasin en magasin pendant que moi, je me déshydrate dans la fournaise.

FANNIE

Quelles foutaises !

FRED

Tu refuses de t'arrêter alors que je suis sur le point de tomber en poussière sur le trottoir.

FANNIE

Quelle histoire !

Arrivé à la table, Fred se débarrasse de ses paquets.

FRED

Je crèverai là, sous tes yeux, la gueule ouverte et le cul plein de fourmis.

FANNIE

Quelle comédie !

FRED

Et tu n'en auras cure.

FANNIE

Quelle sinécure !

FRED

Et moi, bonne pâte, je me sacrifie sur l'autel du bar tabac qui ne te convient pas.

FANNIE

Excuse-moi mais je ne peux pas entrer dans le premier bistrot venu. C'est tout.

FRED

Mais de là à en visiter quinze avant de daigner poser ton cul, y'a une marge !

Fred se laisse choir sur une chaise.

FRED

Le premier ne sentait pas bon.

FANNIE

Il puait le graillon !

FRED

Le second était enfumé.

FANNIE

C'est la réalité !

FRED

Le troisième était en terrasse et y'a du vent.

FANNIE

Mais c'est évident !

FRED

Le quatrième avait de drôles de fréquentations.

FANNIE

Un nid de pochtrons !

FRED

Le cinquième : un repère de cafards.

FANNIE

J'en ai vu un courir sur le bar !

FRED

Dans le sixième, c'étaient les mouches.

FANNIE

Beuh ! Qui se posaient sur ma bouche.

FRED

Le septième avait la porte des chiottes qui fermait mal, et cetera, et cetera. Tu veux que je continue la liste ?

Fannie s'assied à son tour.

FANNIE

Non, juste que tu commandes à boire et qu'on abrège ton supplice !

Julie les observe depuis le bar. Elle n'a d'yeux que pour Fred, lui fait un « coucou » de la main assez appuyé et un sourire accompagné d'un clin d'œil déplacé. Fred lui rend sourire.

JULIE

Rayonnante

Bonjour !

Fannie lui lance un regard noir.

FANNIE

À Fred.

Tu la connais ?

FRED

Pas du tout, mon cœur. C'est la première fois que je mets les pieds ici.

Grimaçant.

Et, ouh, mes pauvres pieds, ils sont dans un sacré état.

FANNIE

Tu me le dirais si tu la connaissais ?

FRED

Évidemment. Quelle question ! Je ne vois pas ce qu'il y aurait de mal à connaître une barmaid.

FANNIE

Normalement, non. Mais avec ton passé, c'est plus critiquable.

FRED

Mon passé ?

FANNIE

Tes... tes expériences avec l'alcool.

FRED

Vexé

Je n'ai jamais été alcoolique ! Qu'est-ce que c'est que ces sous-entendus ?

FANNIE

Ce ne sont pas des sous-entendus, c'est ce qu'affirme ta grande sœur.

FRED

Énervé.

Qu'elle s'occupe de ses fesses celle-là ! Si t'écoutes tout ce qu'elle dit, aussi, on n'est pas sorti de l'auberge... ni du bistrot.

FANNIE

Pourquoi inventerait-elle des choses pareilles ?

FRED*De plus en plus énervé.*

Par jalousie, ou par simple cruauté. Qu'est-ce que j'en sais ? Pour se rendre intéressante, ou tout simplement pour... pour s'auto-persuader qu'elle est la meilleure. J'y peux rien si elle se prend pour le nombril du monde : y'a qu'elle qui est intelligente, y'a qu'elle qui est cultivée, y'a qu'elle qui est raisonnable, y'a qu'elle qui a raison, y'a qu'elle qui sait ce qui est beau et ce qui sent bon, y'a qu'elle qui lit des livres géniaux et qui voit des films extraordinaires. Y'a qu'elle qui...

FANNIE*L'interrompant.*

Ce n'est pas toi qui serais un chouia jaloux de ta sœur, plutôt ?

FRED*Furieux.*

Jaloux de Gaëlle ? Tu rigoles ! Je la plains. La pauvre fille se croit sortie de la cuisse droite de Jupiter, et ses lardons de la cuisse gauche. Elle a gardé le croupion pour son mari ! Tu parles d'une bande de beaufs, elle et sa clique ! Dans la famille on les appelle le clan des trous du cul !

FANNIE

Ok, ok, je veux bien te croire : tu ne la connais pas.

FRED*Hors de lui.*

Quoi ! Je ne connais pas ma frangine ? C'est toi qui ne la connais pas, bon sang !

FANNIE

Je ne parle pas de ta sœur, je parle de la serveuse.

FRED*Calmé.*

Ah. La serveuse. Non, jamais vue. Mais là, j'aimerais bien la voir d'un peu plus près

FANNIE

Mais bien sûr !

ALBERT

Parce que je crève réellement de soif.

Comme si Julie avait entendu la réflexion de Fred, elle est sortie de derrière le comptoir et s'approche de la table.

JULIE*À Fred.*

Pour vous ce sera donc un perroquet dans un grand verre avec deux glaçons.

FRED*Interloqué.*

Ah. Mais, je...

JULIE

Ce n'est pas ça ?

FRED

Si, si.

JULIE

Et pour mademoiselle ?

FANNIE

Prenant ostensiblement la main de Fred. Madame !

JULIE

Et pour madame ?

FANNIE*Sèche.*

Un Monaco.

Julie retourne derrière son comptoir préparer la commande.

Fannie lance un regard accusateur à Fred. Elle garde la bouche pincée. On la sent prête à exploser.

FRED

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu me regardes avec cet air ? On a l'impression que tu veux me sauter à la gorge.

FANNIE*Glaciale.*

Tu ne la connais pas.

FRED

Puisque je te dis que non.

FANNIE*Toujours glaciale.*

Tu n'es jamais venu ici auparavant.

FRED

Jamais. C'est la première fois que je rentre dans ce bistrot.

FANNIE

Alors comment elle sait ?

FRED

Comment elle sait, quoi ?

FANNIE

Comment elle sait ce que tu bois ?

FRED

J'en sais rien moi ? C'est parce que... c'est le hasard.

FANNIE

Le hasard ? Tu te moques de moi ?

FRED

Non. Elle... Elle m'a sûrement entendu dire que je crevais de soif alors elle a tout de suite pensé à un grand verre avec deux glaçons.

FANNIE

Elle sait ! Elle ne pense pas à un simple verre d'eau, mais à un perroquet !

FRED

Oui. Un perroquet dans un grand verre avec deux glaçons.

FANNIE

Arrête de répéter toujours la même chose. Comment sait-elle que tu es un perroquet ?...

Se reprenant.

Que... que tu veux un perroquet ?

FRED

J'en sais fichtre rien ! Elle a dû se dire, tiens, ce gars il a pas une tronche à prendre de l'homéopathie, je vais pouvoir lui proposer un peu de menthe dans son pastis, c'est tout.

FANNIE

Et tu crois que je vais gober un truc pareil ?

FRED

Oh ! Tu m'énerves à la fin. Demande-le lui, tu verras bien ce qu'elle répondra.

FANNIE

Bien sûr. Prends-moi pour une belette tant que t'y es.

FRED

Enfin, ma louloute !

FANNIE

Imagine une seconde que tu aies, ou que tu aies eu une quelconque relation avec cette traînée...

FRED

Mais elle n'a rien d'une traînée !

FANNIE

Qu'en sais-tu, si tu ne la connais pas ? Une fille qui passe sa journée dans les bars EST une traînée, c'est ce que l'on m'a toujours dit.

FRED

Elle ne passe pas sa journée dans LES bars, elle passe la journée dans SON bar, nuance !

FANNIE

Parce que c'est la patronne ?

FRED

J'en sais rien moi, mais visiblement elle bosse ici, sinon pourquoi viendrait-elle prendre la commande ? Restons logiques.

FANNIE

Admettons. De toute façon, ça ne change rien. Alors puisque tu es si logique, imagine qu'elle te fréquente et que je lui demande si vous vous connaissez. Tu crois qu'elle me le dirait ? Sérieusement ? Tu crois qu'elle me le dirait ?

FRED

Bien sûr.

FANNIE

Ça alors ! Tu ne connais rien aux femmes toi !

FRED

C'est ce que je me tue à te dire : JE NE LA CON-NAIS PAS !

FANNIE

À bout.

Et moi, JE TE DIS QUE SI !

FRED

Tu te fais des idées, mon cœur. Il n'y a aucune raison que tu te mettes dans des états pareils ! Regarde comme t'es rouge !

FANNIE

Si je m'énerve c'est à cause de ta mauvaise foi !

FRED

Mais enfin, Louloute...

FANNIE

Arrête avec tes Louloute à tour de bras et sois un peu plus franc avec moi, d'accord ? Oh ! et puis tu m'énerves. Je vais me rafraîchir un peu le visage, ça me calmera.

Fannie se lève et se retire vers les toilettes.

Fred, les deux coudes posés sur la table se prend la tête entre les mains. Se faisant, il constate que la table est bancale. Il en teste alors à plusieurs reprises l'instabilité. Cela semble le contrarier. Il fait branler la table, se baisse pour regarder les pieds tout en conservant ses avant-bras sur le dessus.

Julie revient avec la commande : un verre long contenant du pastis, du sirop de menthe et deux glaçons, une carafe

d'eau, et un verre contenant un Américano.

JULIE

Excusez-moi.

Fred se redresse et retire ses avant-bras de la table pour permettre à Julie d'y déposer les verres et la carafe.

FRED

C'est quoi ça ?

JULIE

Votre commande : un long perroquet avec deux glaçons et un Américano.

FRED

Désolé, mais ma compagne n'a jamais commandé d'Américano. Elle vous a demandé un Monaco, vous savez : bière blonde, limonade et grenadine.

JULIE

J'avais cru entendre Américano. Je sais ce que c'est un Monaco, monsieur. Je vais vous le changer de suite.

Julie reprend le verre en question, le repose sur son plateau et tourne les talons.

Fred l'interpelle.

FRED

S'il vous plait !

JULIE

Se retournant vers Fred.

Oui ?

FRED

Les glaçons sont déjà dans mon verre !

JULIE

Vous m'avez dit : « avec deux glaçons ».

FRED

Ce n'est pas une raison pour les mettre dans le verre.

JULIE

Et où aurais-je dû les mettre ?

FRED

De côté, dans un seau à glace. Lorsque les glaçons sont déjà dans le verre, cela empêche le sirop de menthe de bien se mélanger avec le pastis quand on verse l'eau.

JULIE

Ah. Mais... mais je vous ai mis une touillette dans le verre pour bien mélanger.

FRED

N'empêche que si le pastis est en contact avec la glace, il fait des paillettes. Alors, touillette ou pas touillette, restent les paillettes !

JULIE

Pas de problème monsieur, je vous rapporte un nouveau verre avec la glace à part.

FRED

C'est mieux, en effet. En tout cas, je ne vous félicite pas.

JULIE

Reprenant le verre de Fred.

Pardon ?

FRED

Cela ne fait pas dix minutes que je suis dans votre établissement et en si peu de temps vous avez réussi à me brouiller avec ma femme, vous vous êtes trompé dans sa commande, vous avez salopé mon perroquet, et pour couronner le tout, la table est bancale.

JULIE

J'en suis navrée, monsieur. Pour votre femme je ne peux pas faire grand-chose, mais pour vos consommations et pour la table, je vais vous arranger ça.

Elle dépose son plateau sur la table, y prend un dessous de verre en carton épais et s'agenouille devant la table, puis s'avance à quatre pattes en dessous.

JULIE

Vous pouvez tenir les verres s'il vous plait ? Je vais lever légèrement la table pour y glisser une cale.

FRED

Tenant les verres

Allez-y !

À ce moment, Fannie réapparaît dans l'encadrement de la porte des toilettes. Elle paraît médusée par la scène.

Elle est dans le dos de Fred qui ignore sa présence.

Julie lève légèrement la patte de la table pour y glisser le dessous de verre.

JULIE

C'est bon ?

FRED

Non, pas encore !

JULIE

Et comme ça ?

FRED

C'est mieux, vous y êtes presque.

JULIE

Et là ?

FRED

Enfoncez-la un peu plus... Oui, comme ça !
Ah là, c'est parfait ! Ne bougez plus.

Fannie revient vers la table. Elle est remontée comme un coucou.

FANNIE

Faut pas vous gêner, surtout !

Fred sursaute en entendant sa femme. Il prend immédiatement conscience de la tournure équivoque de cette situation.

FRED

Ce n'est pas ce que tu crois, ma louloute...
c'est que... euh... elle... elle branlait !

FANNIE

Furieuse.

Tu penses que j'ai besoin d'un dessin ?

Julie sort de sous la table et se relève. Fred est toujours bredouillant.

FRED

Non, mais tu ne comprends pas. Je... je parle de la table. Notre table branlait... enfin elle est bancale si tu préfères.

FANNIE

Toujours furieuse.

Bien sûr ! Et la serveuse était à quatre pattes en dessous pour prendre son pied !

FRED

Oui... Euh, non ! Pour le caler... le pied.

FANNIE

À Julie.

C'est vrai ce mensonge ?

JULIE

Écoutez, madame. C'est une maison sérieuse ici. Je viens de glisser un dessous de verre sous le pied de table pour la stabiliser. Regardez vous-même.

Fannie jette un coup d'œil en s'inclinant légèrement pour voir sous la table. Elle acquiesce dans un grognement.

FANNIE

Calmée, mais renfrognée.

Mouais.

JULIE

Reprenant le plateau.

Vous permettez...

Julie s'en retourne vers le bar avec le plateau.

Fannie s'assied et s'aperçoit que la serveuse repart avec le plateau.

FANNIE

Mais où vous allez avec ça ?

FRED

Elle va changer les consommations. Il y a eu un léger malentendu.

FANNIE

Décidément, le malentendu, c'est une spécialité de la maison !

Julie ne relève pas. Elle retourne derrière le bar et s'active à la préparation des consommations.

Fred prend la main de Fannie, mais celle-ci n'a visiblement pas envie de tendresse.

FANNIE

Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que tu fréquentes ce bar !

FRED

Mais jamais de la vie !

FANNIE

Tu sais que je t'aime et que je tiens à toi.

FRED

Je ne vois pas le rapport.

FANNIE

Tu dois avoir confiance en moi. Tu peux tout me dire, mon chéri.

FRED

Mais je sais bien. Où tu veux en venir ?

FANNIE

Si tu as un problème il faut m'en parler. L'alcool ne résout rien !

FRED

Arrête de dire n'importe quoi ! On vient de traîner pendant six heures en ville sur des trottoirs à moitié défoncés, à se frapper toutes les boutiques de chaussures encore ouvertes l'une après l'autre, avec le risque que certaines ne s'écroulent sur nous. Je suis crevé. Je suis mort de soif et ce n'est pas parce que je m'arrête pour commander un pastis noyé que je suis alcoolique. Tu prends bien un Monaco, toi !

FANNIE

Peut-être, mais moi ici, je ne suis pas une habituée !

FRED

Mais moi non plus ! En quelle langue faut-il te le dire ?

Julie revient avec le Monaco, le verre de pastis/menthe et un bol de glaçons.

JULIE

Voilà, m'sieur dame. Avec mes excuses.

FRED

Ce n'est rien. Nous sommes justes très fatigués. C'est ce qui nous rend un peu susceptibles.

FANNIE

C'est nous qui nous excusons, mademoiselle.

JULIE

Je vous en prie. C'est vrai que depuis la Pluie, les gens sont un peu perturbés, hein ?

Elle reprend son plateau. Elle est sur le point de s'en retourner au bar puis se ravise.

JULIE

Si je puis me permettre, madame, je vous préfère en brune. La semaine dernière je n'ai rien voulu dire, mais j'ai trouvé que le blond ça vous durcissait le regard.

Julie s'en va, laissant Fannie et Fred interloqués.

FANNIE

Mais je...

FRED

Cette fille délire !

FANNIE

C'était qui cette blonde la semaine dernière ?

FRED

Elle délire je te dis ! Elle doit confondre, enfin !

FANNIE

Frédéric ! Cesse de mentir !

FRED

Mais je t'assure ! C'est un nouveau malentendu.

FANNIE

J'en ai plus appris sur toi cet après-midi que ces dix dernières années.

FRED

Mais c'est n'importe quoi !

FANNIE

J'ai appris que tu détestais faire du shopping avec moi, que tu haïssais ta sœur, que tu étais un pilier de bar et que tu me trompais avec une blonde. La coupe est pleine, Fred ! La coupe est pleine !

FRED

Je cauchemarde ! C'est la caméra cachée ? la quatrième dimension ? Je suis où, là ?

FANNIE

Continue de nier, ça te va bien ! Par-dessus le marché tu n'es qu'un lâche, incapable d'assumer la vérité !

FRED

C'est toi qui es complètement parano, ma vieille !

FANNIE

Et en plus tu me trouves vieille. Et moche aussi, je suppose.

FRED

Tu n'es plus drôle, là.

FANNIE

Je sais. Je sais ! Je suis vieille, moche et sinistre !

Se levant.

Tout est dit. Comme je n'ai rien de plus à entendre, il est inutile que je reste.

FRED

C'est une blague, Fannie ? Tu me fais marcher.

FANNIE

Non, je ne te fais pas marcher, justement. Toi tu peux bien rester là et attendre ta blonde. Tu es ici chez toi d'ailleurs.

D'un pas décidé, Fannie s'en va vers la porte du bar.

Fred se lève pour la rattraper.

FRED

Fannie, attends !

D'un signe de la main, Fannie l'arrête.

FANNIE

Reste là ! Moi je rentre à la maison et je ne te conseille pas de revenir avant demain : le temps que je mette tes affaires en cartons !

Fannie, plus déterminée que jamais, se lève et quitte le bar en claquant la porte.

Fred reste les bras ballants, le regard fixé sur la porte que sa femme vient de franchir. Julie s'avance vers lui.

JULIE

Tout va bien monsieur ?

FRED

Hagard.

Très bien, merci. Juste mon univers qui s'écroule, mais ça va passer.

JULIE

Le ciel qui nous tombe sur la tête, c'est à la mode ces temps-ci. Vous ne finissez pas votre verre ?

FRED

Non. Mon ex-femme avait raison, l'alcool ne me réussit pas.

JULIE

Ça vous fera huit cinquante, monsieur.

FRED

Vidé.

Pardon ?

JULIE

Les consommations, c'est huit euros cinquante.

Fred est à l'état de zombie. Il sort un billet de dix euros de sa poche et le donne à Julie.

FRED

Gardez tout.

JULIE

Merci bien, monsieur. Bonne fin de journée !

Il avance jusqu'à la porte du bar très lentement, presque au ralenti, comme s'il était assommé.

Julie, va vers la table et se met à la débarrasser. Elle aperçoit les paquets restés au sol.

JULIE

Vous oubliez vos paquets, monsieur.

FRED

Sans se retourner.

Vous chaussez du combien ?

JULIE

Du 38.

FRED

Gardez tout.

JULIE

Merci, monsieur. À bientôt !

FRED

La voix blanche.

Non. Adieu.

Fred sort du bar.

Julie achève de débarrasser la table, y passe un coup d'éponge. Elle emporte les paquets derrière le zinc. Elle exécute ces tâches en sifflotant, presque en dansant. Elle paraît très joyeuse. (Sur cette scène, on peut utiliser une musique de circonstance pour aider Julie à siffloter - par exemple Habanera de Carmen.)

Fannie refait alors son apparition dans le bar. À la porte, face à Julie, elle a une expression glaciale. (La musique s'arrête brusquement ou change pour créer une atmosphère froide.)

Julie ne sourit plus. Ne quittant pas Fannie des yeux, elle s'en approche précautionneusement.

Soudain, leurs visages s'illuminent, elles rient et se jettent dans les bras l'une de l'autre. (La musique redevient légère.)

JULIE

Fannie !

FANNIE

Mon amour !

JULIE

Nous sommes libres à présent !

FANNIE

Ça s'arrose !

JULIE

Que dirais-tu d'un Martini ?

FANNIE

D'accord, mais sans olive !

Elles rient. Julie va derrière le bar et prépare deux Martini.

FANNIE

À nous la belle vie !

JULIE

Oui, fini le bon temps !

Fannie est interloquée et se tourne vers Julie qui rit de plus belle et montre l'enseigne du bar au-dessus du comptoir.

FANNIE

Ah oui. Fini le Bon Temps et cap au large ! Les îles ! La grande vie ! L'aventure et l'amour !

JULIE

Quel rêve ! S'offrir une nouvelle vie sans repartir de zéro.

FANNIE

Parle pour toi. J'ai pu rouler mon mari dans la farine avec notre petit jeu, mais je suis sûre qu'au moment du divorce un juge me donnera tous les torts.

JULIE

Peu importe, j'ai largement pour deux. Attends-moi là, tu vas voir.

FANNIE

Trinquons d'abord !

Julie et Fannie lèvent leurs verres et les entrechoquent.

FANNIE

À nous !

JULIE

Et à ces idiots de mecs !

Fannie sirote son Martini alors que Julie pose son verre et s'échappe vers les toilettes. Quelques secondes plus tard, elle revient catastrophée.

JULIE

Elle n'y est plus ! Elle n'y est plus !

FANNIE

De quoi tu parles ?

JULIE

La valise ! La valise de billets ! J'avais vidé le compte d'Alfred, le mien, celui du bar... il n'y a plus rien !

FANNIE

La valise est vide ?

JULIE

Non. Plus de valise. Je l'avais soigneusement planquée derrière la chasse d'eau ! Elle n'y est plus ! Ma valise s'est fait la malle !

FANNIE

On s'en fout, non ? Il nous reste nos bras, notre amour... la vie !

Elles tombent dans les bras l'une de l'autre.

Chloé et Linda poussent la porte du bar. Linda porte un sac poubelle.

Chloé se râcle la gorge pour attirer l'attention.

Julie et Fannie se retournent vers elle.

JULIE

Vous désirez ?

Chloé fait signe à Linda de parler.

LINDA

Hésitante.

En fait, c'est difficile à expliquer mais... On en a parlé longuement, vous savez... et, euh...

JULIE

Mais de quoi ? Qui êtes-vous ?

CHLOÉ

À Linda, la poussant du coude.

Allez, vas-y. Dis-lui donc !

LINDA

Timidement.

L'inspectrice n'est pas là ?

JULIE

Pardon ?

CHLOÉ

L'inspectrice : celle qui était en planque ici, le mois dernier.

JULIE

Oh vous savez depuis cette pluie de météorites, je ne compte plus les gens qui viennent se réfugier ici : on est l'un des rares bars qui tiennent encore debout, alors forcément...

CHLOÉ

Autoritaire.

Nous voudrions voir le patron !

LINDA

Oui. Enfin...

CHLOÉ

Et vite ! C'est urgent !

JULIE

Ah non lui, il a eu peur des météorites, il est allé se réfugier dans un volcan, en Auvergne. Le patron, c'est moi.

CHLOÉ

À Linda.

Ce n'est pas grave, donne lui à elle. Tu attends quoi ?

LINDA

Tendant le sac poubelle.

Ah... Alors tenez, je crois que ceci est à vous.

FANNIE

Un sac d'ordures ?

CHLOÉ

Que les choses soient bien claires, je ne suis pour rien là-dedans.

Désignant Linda.

C'est elle ! Moi, je ne suis pas du genre à ramasser n'importe quoi n'importe où. Regardez et excusez-la. En fait on est désolées, on ne sait pas ce qui nous a pris... Enfin, surtout elle. Quelle idée franchement.

LINDA

C'est ça. On ne sait pas ce qui nous a pris, ni combien on vous a pris non plus. Il y en a tellement... On n'a pas tout compté.

CHLOÉ

Mais rassurez-vous, il en reste encore beaucoup, beaucoup.

Linda pose le sac et, avec Chloé, file en courant.

FANNIE

C'est quoi cette histoire ? Une basse vengeance de Fred ? D'Albert ? Une bombe ? Fais gaffe !

JULIE

Ça n'existe pas les bombes molles.

Fannie s'empare du sac et l'ouvre. Elles plongent toutes les deux les mains dedans et en sortent des liasses de billets.

JULIE

Eh ! Ma valise ! Elles ne m'ont pas rendu ma valise !

FANNIE

Peu importe le flacon pourvu que l'on ait l'ivresse.

Dominique fait de nouveau irruption, la tête encore couverte de papier d'aluminium avec un sèche-cheveux à la main ainsi qu'une antenne parabolique et du câble.

Il déboule devant Fannie qui crie en voyant l'individu.

DOMINIQUE

Brandissant son matériel.

Je vous l'avais dit : je viens nettoyer le sanctuaire des ondes électro-sataniques qui risquent d'attirer la bête et j'ai ce qu'il faut !

FANNIE

Mais d'où ça sort, ça ?

JULIE

Cachant vivement l'argent dans le sac.

Laisse. C'est un habitué.

Dominique accroche l'antenne en hauteur et la relie au sèche-cheveux par un câble.

FANNIE

Qu'est-ce qu'il fabrique, le professeur Tournesol ?

DOMINIQUE

Nous sommes protégés à présent.

JULIE

Vous comptez attraper quoi avec ce machin ? Un courant d'air ?

DOMINIQUE

Ignarde créature ! Vous me prenez pour un fou ? Hé, hé, hé ! Mais je suis plus malin que le Malin. J'ai retiré l'antiparasite du moteur et une fois relié à l'antenne paradiabolique toutes les ondes électro-sataniques seront brouillées : la Bête ne pourra plus nous repérer ! Regardez !

Allumant le sèche-cheveux.

Et voilà !

Dominique retire le papier d'aluminium qui entourait sa tête et le tend à Julie.

DOMINIQUE

Criant à cause du bruit du moteur.

Mettez ça dans votre sac.

JULIE

Serrant le sac contre elle, par réflexe.

Ah non !

DOMINIQUE

Tendant le papier avec insistance.

Allez, à la poubelle ! Je ne crains plus rien.

FANNIE

Mais oui, à la poubelle. Là, dans le sac poubelle.

JULIE

Ah ben oui. Où avais-je la tête.

Elle s'empare du papier et l'enfouit dans le sac.

NOIR.

Dominique hurle et se précipite sur Julie, lui arrache le sac pour récupérer le papier d'aluminium.

JULIE

Eh ! Rendez-moi mon sac !

DOMINIQUE

Fouillant le sac dans le noir.

Je l'avais dit ! Le malin rôde ici, il rampe sur les murs comme de la graisse sur les parois d'un four.

Terrorisé.

Mon bouclier ! Où est mon bouclier ? Je ne veux pas me faire pyrolyser !

FANNIE

Du calme, ce n'est qu'une petite coupure de courant. C'est fréquent depuis la catastrophe.

PLEIN FEU.

DOMINIQUE

Les yeux rivés sur une liasse de billets

Oh non ! Ce ne sont pas les ondes qui attireraient la Bête ici !

Dominique se précipite aux toilettes avec le sac et s'y enferme. Julie court à sa suite et tambourine contre la porte.

JULIE

Hé ho ! Rends-moi ça, espèce de taré ! Rends-nous nos poubelles !

DOMINIQUE

Criant depuis les toilettes.

Vade retro, detritus !

Fannie vient prêter main forte et frappe de plus belle dans la porte.

FANNIE

Notre argent ! Voleur ! Percepteur !

JULIE

Sors de là !

DOMINIQUE

Fort, en off.

Occupééé !

Bruit de chasse d'eau.

Dominique ressort des toilettes, tout fier de lui.

Julie se précipite dans les toilettes.

DOMINIQUE

Et voilà le travail !

FANNIE

Il n'a quand même pas fait ça ?

DOMINIQUE

Je vous l'avais bien dit que les images compromettantes partiraient dans un tourbillon !

JULIE

Ressortant des toilettes

Il l'a fait !

DOMINIQUE

Article dernier, alinéa trois du Grand Livre de l'Apocalypse.: "Et la Bête repartira dans les ténèbres, poursuivant sans relâche l'argent liquide qui coule dans les entrailles de la Terre."

À genoux sur le sol, les bras tendus vers le ciel.

Nous sommes sauvés ! Nous sommes sauvés !

JULIE

Brandissant le sac vide.

Ce malade a jeté notre avenir aux toilettes !

FANNIE

Et il a tiré la chasse !

NOIR

La salle résonne alors du rire caverneux de Dominique auquel s'enchaîne par contraste une musique entraînante, par exemple : Charleston par Green Hill Instrumental⁵.

RIDEAU.

⁵ « Charlestone » par Green Hill Instrumental – Album : Dixieland Jazz – Label : Green Hill Productions 1996